



CHRONIQUES DE L'ÉTRANGE

Volume 1

PU SONGLING



Picquier poche

PU SONGLING

Chroniques de l'étrange

VOLUME I

Traduit du chinois et présenté par André Lévy

Edition établie par Jacques Cotin

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS DU
CENTRE NATIONAL DU LIVRE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR



Éditions Picquier

Titre original : *Liaozhai zhiyi*

© 2005, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française et l'appareil critique

© 2020, Editions Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.com

En couverture : D.R.

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1511-8

ISSN : 1251-6007

Sommaire du tome I

Introduction	7
Biographie de Pu Songling	21

Chroniques de l'étrange

Autochronique

Préface de l'auteur rédigée en 1679	31
---	----

Premier rouleau

Contes 001 à 042	37
------------------------	----

Deuxième rouleau

Contes 043 à 082	233
------------------------	-----

Troisième rouleau

Contes 083 à 127	465
------------------------	-----

Quatrième rouleau

Contes 128 à 167	693
------------------------	-----

Cinquième rouleau

Contes 168 à 210	911
------------------------	-----

Sixième rouleau

Contes 211 à 255	1119
------------------------	------

Table détaillée du tome I	1333
---------------------------------	------

Introduction

En 1889 paraissait la troisième édition des *Chinois peints par eux-mêmes* chez Calmann-Lévy, cette fois augmentée d'une cinquantaine de pages : elles offraient la traduction de pas moins de vingt-six pièces des *Chroniques de l'étrange*. Comme il ne s'agissait pas des plus courtes, loin s'en faut, ce ne pouvait être que des résumés plus ou moins détaillés. Ce n'était pas tout à fait pour la première fois puisque Camille Imbault-Huart (1857-1897) avait, neuf ans plus tôt, présenté une version du *Poirier planté* (notre *Poirier magique*, n° 014), mais dans une revue scientifique ignorée du grand public. Il leur était ainsi révélé que les Chinois ne manquaient pas d'imagination, cela une trentaine d'années après que le *Livre de jade* de Judith Gautier leur eut montré que ces gens, d'une civilisation réputée terre à terre, n'ignoraient pas non plus la poésie.

Il ne s'écoulera dès lors peu d'années sans que paraissent une ou plusieurs traductions de pièces tirées du fameux ouvrage de Pu Songling, le plus souvent dans des périodiques publiés fort loin de la métropole, en Chine ou en Indochine. Sans doute est-ce cela qui explique en partie le succès durable des *Contes magiques*, publiés par Louis Laloy en 1925 chez Piazza, à Paris, une vingtaine des meilleures pièces du *Liaozhai zhiyi* (« Chroniques de l'étrange ») de Pu Songling. La traduction, quoique des

plus libres, avait su capter le charme de l'original, encore que le traducteur se soit targué imprudemment d'être le premier à en donner une version française. C'est ainsi que l'ouvrage a été réédité au moins deux fois sous des titres différents au cours de la seconde moitié du siècle dernier.

En 1969, sous le titre de *Contes extraordinaires du pavillon du loisir*, nos *Chroniques de l'étrange* entraient dans la collection Unesco d'œuvres représentatives ; soigneusement traduites par une cohorte d'universitaires sous la direction de notre regretté collègue Yves Hervouet, les vingt-six pièces choisies, parmi plus de quatre cents, apportaient pour plus de la moitié des inédits.

On ne saurait en dire autant du choix publié en 1986 à Pékin, puisque seulement quatre de ces trente-huit pièces étaient jusqu'alors inconnues en français ; en revanche, la traduction offerte par le couple Li Fengbai-Lebreton se révèle plus précise et plus complète que toutes celles qui l'ont précédée. A cette énumération s'ajoutent la trentaine de pièces traduites avec brio, mais de l'anglais, celui, excellent, de Herbert Giles (*Strange Stories from a Chinese Studio*, 1880, révisé en 1908), par Hélène Chatelain sous les titres alléchants de *Contes du Yin et du Yang*, puis en 1987 sous celui d'*Histoires et légendes de la Chine mystérieuse* et enfin, en 1993, sous celui de *Studio des loisirs*.

Faisons remarquer que ces traductions, retraductions ou traductions de traductions se concentrent pour la plupart sur le premier des seize volumes de l'édition de 1766. Il est vrai que celui-ci renferme sinon le meilleur, du moins le plus séduisant d'un ouvrage qui contient plus de quatre cents pièces. Les éditeurs chinois d'alors avaient prudemment laissé pour la fin le moins digeste, censuré ou éliminé ce qui pouvait être compromettant. Bref, en français, moins du quart de l'œuvre nous est finalement

accessible. N'est-il pas temps de pouvoir en prendre la mesure grâce à une traduction complète ? Entreprise en italien par Nicola Di Giura et publiée en 1926, elle a été achevée en allemand par Gottfried Rössel en 1992 en tenant compte de la meilleure édition. Elle n'existait pas encore en français.

Ne nous laissons pas égarer par les titres qui se plaisent à reprendre le mot « conte ». Il ne s'agit pas d'un recueil de contes de fées ou de « contes populaires », le terme préféré par les folkloristes. Relisez l'*Autochronique* de Pu Songling, chargée d'allusions : l'ambition de l'auteur n'était nullement celle des frères Grimm, recueillir un folklore où la nation aurait retrouvé ses racines. S'il y invoque l'exemple de l'auteur plus ou moins légendaire d'*A la recherche des esprits*, Gan Bao, c'est pour sa faculté à vagabonder dans le monde des esprits. Comme le souligne Rémi Mathieu dans sa préface à la traduction française de l'ouvrage : « Le monde des esprits n'est pas à lui seul celui de l'étrange. L'étrangeté, disent les Chinois, c'est ce qui est différent, inhabituel et parfois maléfique¹. »

Pu Songling n'a pas cherché à constituer une compilation, mais à épancher dans ces chroniques sa personnalité d'écrivain au cours de la plus grande moitié de sa vie, près de cinquante ans. Et il aura fallu un autre demi-siècle, après sa mort, pour que l'œuvre, enfin imprimée, touche un vaste public et suscite un mouvement littéraire qui a traversé le XIX^e siècle. Cette œuvre ne saurait se révéler pleinement que dans une traduction complète.

Le premier paradoxe de ces étranges chroniques qui nous entraînent dans l'au-delà est de nous découvrir,

1. Gan Bao, *A la recherche des esprits*, traduit du chinois, présenté et annoté sous la direction de Rémi Mathieu, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Orient », 1992, p. 10.

mieux que bien d'autres ouvrages, le monde chinois en profondeur, en ce temps où il ne pressentait pas le choc culturel qu'entraînera la pénétration de l'Occident un siècle et demi plus tard.

L'autre monde sert à celui d'ici-bas de miroir qui éclaire ses insuffisances, sans nécessairement remettre en question ses valeurs. L'auteur a fait figure de conservateur, voire de réactionnaire, après être passé pour révolutionnaire ; le premier portrait lui va sans doute mieux que les autres. Laissons ces questions qui relèvent des aléas de la politique culturelle d'une époque aujourd'hui révolue.

Certes, l'*Autochronique* rédigée en 1679 témoigne de positions et de circonstances qui n'ont pas nécessairement prévalu tout au long de la vie de Pu Songling. S'il y évoque le ressentiment comme moteur de la création en invoquant les mânes de Sima Qian, l'illustre auteur des *Mémoires historiques* condamné à la castration, c'est qu'il s'inscrit dans le courant d'une certaine façon contestataire, alors mis à la mode par des critiques inspirés par Li Zhi (1527-1602), « le philosophe maudit ». Le titre d'historien de l'étrange, *yishi shi*, que se donne l'auteur confirme cette prise de position. Ses commentaires méritent donc de faire partie d'une traduction intégrale, quoique Gottfried Rössel, le traducteur de la version allemande, ne les attribue pas à l'auteur. Certes, en 1679, Pu Songling semble s'être trouvé dans une situation particulièrement difficile, sans emploi, alors que son père avait quelques années plus tôt divisé ses biens entre les quatre frères, affligés de belles-sœurs querelleuses. Est-ce que Pu Songling avait alors accumulé la plus grande partie des matériaux qui nous sont parvenus ? Sur ce point la critique est divisée. Les pièces portant des datations postérieures à 1679 ne manquent pas. Y travaillait-il depuis près de dix

ans ou plus ? On estime généralement que Pu Songling avait déjà commencé à constituer ses *Chroniques de l'étrange* en 1670. La thèse s'appuie sur la note à la fin de *Fragrance de Lotus* (n° 069). Il est possible de remonter plus haut. La pièce 123 du troisième rouleau, *Automutilations d'un meurtrier*, rapporte un fait divers qui s'était produit en juin 1665. Mais peut-on en déduire que le texte de Pu fut rédigé la même année ? Sans doute avait-il en 1679 de quoi constituer au moins un ou deux rouleaux. Mais il y travaillait encore en 1707, comme l'atteste *Neige en été*, la pièce 307 du huitième rouleau, et très probablement jusqu'à la veille de sa mort en 1715.

Le plus déconcertant est qu'aucun ordre, chronologique ou thématique, ne semble avoir dirigé la répartition de ce demi-millier de pièces. A celle de l'édition de 1766 qui s'était imposée depuis deux siècles a succédé celle de l'édition critique – et plus complète – de Zhang Youhe depuis 1962, tout autant contestable. Ainsi peut-on trouver les trois lignes de *l'Etrange pastèque* poussant sur un concombre, suivies d'un récit d'une douzaine de pages, *Demi-renarde, double dévouement* (nos 130 et 131). Le lecteur garde l'impression d'une distribution des plus désinvoltes. N'est-ce pas ce qu'on peut attendre de textes où, parfois, on ne sait plus trop s'il s'agit de spectres qui se prennent pour des vivants ou bien l'inverse ? Certes, la critique n'est pas entièrement désarmée : on peut lui accorder que l'hypothèse d'un texte à l'origine en huit rouleaux demeure la plus vraisemblable.

Inutile de trop s'attarder sur ces questions. Il est évident que *Phénichette* (n° 039) précède *Rêve de renardes* (n° 178) qui lui rend hommage ; voilà qui montre combien l'œuvre de Pu Songling diffère des autres recueils de *mira-bilia*. Si Pu se sert du folklore, c'est pour le subvertir. Le

ou la remplaçante tant redoutée (voir n° 291) devient séduisante renarde ou spectre charmant. « Vous aimez la vie, je préfère la mort », déclare Fragrance de Lotus, la renarde (n° 069). L'autre monde semble à peine plus qu'un reflet paradisiaque de celui d'ici-bas, hélas, combien imparfait ! On passe de l'un à l'autre avec une facilité merveilleuse. Tout devient poreux. Pu Songling ajoute encore à son attrait, y relevant des imperfections à redresser (voir n° 398, *Corruptions infernales*), et rompt l'ennui d'une existence perpétuelle en imaginant la classe des archi-spectres, terreurs des spectres qu'ils sont en mesure de tuer (voir n° 181, *Fantômes et archi-spectres*).

Ce ne sont pas les seuls facteurs qui expliquent la fascination durable exercée par les *Chroniques de l'étrange* en dépit des reproches que la postérité a pu lui opposer : emploi de la langue classique inaccessible sauf à une petite élite, conservatisme et superstitions. Ce dont ne parlait pas Confucius – « Le Maître ne parlait pas de prodiges, de violences, de désordres ou de génies » (*Entretiens*, VII, 21) – n'avait pas empêché la publication d'innombrables recueils de *mirabilia* depuis plus d'un millénaire. A la fin du premier, le pouvoir impérial en avait ordonné une vaste anthologie dans un ordre thématique raisonné : le *Taiping guangji* (« Vastes mémoires de l'ère Taiping », 976-983) comptait 500 *juan*, volumes ou « rouleaux », grand thesaurus de faits mineurs ou imaginaires de véracité douteuse. Ce produit d'un travail collectif, revenu à la mode à la fin du xvi^e siècle, était certainement connu de Pu Songling. Ce n'est probablement pas le cas du *Yijian zhi*, un tour de force, puisque les 420 volumes qui nous en sont parvenus ne représentent que la moitié de l'ouvrage où Hong Mai (1088-1155) avait rassemblé, sèchement notés en chinois classique, d'innombrables faits anormaux

portés à sa connaissance. En revanche, Pu Songling nous livre maintes allusions au *Shishuo xinyu* (« Nouveautés sur les on-dit de ce monde ») publié vers 430 sous l'égide du prince Liu Yiqing¹ (403-444), le seul ouvrage de ce genre dont les raffinements n'ont cessé d'enchanter les coteries lettrées.

Pourtant n'affirme-t-on pas ceci, à propos d'une traduction nouvelle de l'*Autochronique* : « Il est à noter en effet que, malgré l'usage magistral, celui d'un éminent lettré, que Pu Songling fait de la langue classique, il y instille nombre d'expressions et de tournures populaires qui la rendent moins abstruse et en accroissent le charme²... »

La moisson que notre érudit serait mis au défi d'aligner, puisée dans ce texte de près d'un million un quart de caractères, serait extraordinairement maigre. Il faut préciser que tout lettré se préparant sérieusement à passer les concours était parfaitement entraîné à éviter pareil mélange. En écrivain amoureux de l'écriture, Pu Songling manie le *guwen*, le style antique, avec beaucoup plus d'éclat que ses prédécesseurs dans ce genre littéraire ; il ne se prive pas non plus de montrer sa maestria en matière de prose parallèle dont l'*Autochronique* nous fournit un exemple. Mais il y a plus. Dans les récits qui dépassent plusieurs pages, l'art de raconter, de suspendre l'intérêt, sait tirer parti des conquêtes de l'art du conteur professionnel à l'origine de la littérature en langue vulgaire. C'est là un deuxième paradoxe : l'écrivain donne l'impression de raconter un récit populaire tout en usant d'une langue rigoureusement classique.

1. Liu Yiqing, *Propos et anecdotes de la vie selon le Tao*, Picquier poche n° 175, 2002.

2. Jacques Dars et Chan Hingho, *Comment lire un roman chinois*, Editions Philippe Picquier, 2001, p. 197.

Mais, troisième paradoxe, il ne s'agit nullement de contes populaires, au sens ethnographique du terme, si nombreux que puissent être les motifs empruntés au folklore. Pu Songling les subvertit pour en faire un mode d'expression personnelle, maintes fois clairement assumée. C'est une démarche que l'on ne retrouve ni chez ses prédécesseurs ni chez ses successeurs.

Les *Chroniques de l'étrange* tirent leur diversité et leur unité de ce triple paradoxe. Certes Pu n'est pas le premier à user de cette notion d'« étrange », *yi* en chinois, qui désigne ce qui est autre, à la différence de *qi*, « extraordinaire », ce qui au-dessus de l'ordinaire. Dans les deux cas, il s'agit de ce qui s'écarte des idées reçues. *Guai*, le « bizarre », se rapproche du maléfique. Le fantastique de notre époque romantique qui cherche à ébranler le rationalisme de l'âge des lumières n'est pas le propos de Pu Songling, en dépit d'une certaine analogie puisque le monde surnaturel lui sert souvent à railler les travers de celui d'ici-bas et l'étroitesse d'esprit du lettré borné. Analogie trompeuse ? Pas vraiment car Pu nous offre une vision de lettré, un milieu où le scepticisme était assez répandu pour que Matteo Ricci (1552-1610), débarquant en Chine à la fin du xvi^e siècle, s'en étonnât.

Quand Pu nous apprend que le lion ne ressemble guère à la représentation que s'en font les Chinois (n° 188), l'étrange des uns devient l'inverse de celui des autres. Comment se fait-il qu'il n'y ait pas la moindre mention du christianisme, qui réussit à faire son chemin jusqu'à la cour mandchoue de Pékin et qui semblait destiné à une diffusion prometteuse ? N'est-il pas curieux que la seule allusion aux diables d'Occident soit ce tapis extensible des Hollandais, écho d'un épisode de l'*Enéide* (IX, 364) ? Prudence ou ignorance ? Les *Chroniques de l'étrange* ne

dépassent que rarement l'horizon de la province du Shandong ; les affaires de la cour à Pékin étaient sans doute loin des préoccupations de Pu Songling et de ses amis. Son attitude à l'égard du taoïsme ou du bouddhisme n'a rien d'hostile en soi, sectes exceptées, en particulier celle du Lotus Blanc qui avait sévi dans sa province (n^{os} 154, 221).

L'étrange est un sentiment qui ne se fonde pas nécessairement sur le surnaturel, comme ce cas du moine (n^o 289) qui fit fortune et défraya la chronique au début de la dynastie des Ming (1348-1644), ou encore les paradoxaux privilèges dont jouissaient les membres des familles redoutées d'anciens rebelles (n^o 318), même après la pacification.

Dans la demi-douzaine de nouvelles policières où il se plaît à dénoncer les erreurs judiciaires et à louer la sagacité de juges exceptionnels, Pu Songling répugne paradoxalement à faire intervenir tout facteur surnaturel, d'ordinaire si complaisamment utilisé dans ce genre de récits (voir n^o 282, *Erreur judiciaire* ; n^o 328, *La Piste du poème* ; n^o 361, *La Perspicacité du censeur Yu* ; n^o 374, *Affaires criminelles* ; n^o 401, *L'Affaire du chausson brodé* ; n^o 485, *L'Affaire de Taiyuan* ; n^o 486, *Le Procès de Xinzheng*).

Au plaisir de choisir ses vocables, Pu Songling joint celui de nouer des intrigues au point de ne redouter aucun imbroglio. Sa supériorité ressort de façon manifeste de la comparaison, par exemple, avec les versions parallèles que Wang Shizhen (1634-1711) avait publiées en 1689 dans son *Chibei outan* (« Propos oiseux du nord du lac ») : n^o 045, *Croqueur de pierres* ; n^o 082, *Poème de revenante* ; n^o 146, *La concubine battue abat les bandits* ; n^o 151, *Le Minuscule Chien de chasse* ; n^o 168, *Un accouchement prolongé* ; n^o 334, *Hymne bouddhique* ; n^o 335,

Vie antérieure ; n° 345, *Chanteur sorti du cœur*. Faut-il supposer que ces versions ont été élaborées indépendamment l'une de l'autre ? Wang Shizhen, d'une famille originaire du Shandong, était alors une gloire nationale. Sollicité à l'époque où Pu avait rédigé sa préface de 1679, il semble avoir été réticent à lui accorder publiquement sa caution.

Faut-il supposer que le recueil commençait dès les origines par l'*Examen au poste de génie tutélaire* et contenait déjà des pièces d'une satire aussi mordante que, par exemple, celle qui met en scène un moine aveugle jugeant des essais des candidats ou des modèles d'examineurs à l'odeur, souvent très nauséabonde et fort rarement parfumée (*Archiviste dans l'autre monde*, n° 321) ? Le récit *Hantise des concours* incite le chroniqueur de l'étrange à rappeler les sept comparaisons qui ridiculisent le candidat finalement malchanceux : mendiant, prisonnier, abeille transie, oiseau malade, singe tenu en laisse, mouche empoisonnée, pigeon qui a cassé ses œufs (pour les détails, voir n° 369). Autodérision ? *Poisson aux concours* (n° 031) n'offre de consolation que dans l'autre monde.

Faut-il le rappeler ? A l'époque de Pu Songling, les jeunes gens de familles lettrées, guère plus d'un ou deux pour cent de la population, avaient à peine plus d'une chance sur cent d'entrer dans la carrière mandarinale ; parfois une sur dix si le quota régional était exceptionnellement favorable, ce qui n'arrivait que dans les provinces les plus pauvres. D'autre part, en l'absence de primogéniture, le domaine foncier qui faisait vivre cette catégorie de la population, divisé à chaque génération, devenait insuffisant pour les membres trop nombreux du clan. Force était de déroger en se mettant au commerce. Ce fut

le cas du père de Pu Songling, qui n'avait même pas réussi à devenir bachelier. Mais, aussitôt retiré des affaires, on ne le voyait plus sans livre à la main. Peut-être a-t-il inspiré à son fils ce portrait du *Bibliomane* (n° 415), fou de lectures jusqu'au jour où il découvre entre les pages d'un livre la figurine d'une jolie fille en papier découpé ; elle s'anime, rationne ses lectures et parvient à mener l'idiot à la réussite aux examens. La belle reprend un rôle analogue dans *Miroir vigilant* (n° 342). Pu Songling lui-même, bachelier major de sa promotion, promis à une brillante carrière, échouera à toutes ses tentatives d'obtenir la licence aux concours triennaux. Septuagénaire, il ne recevra ce diplôme qu'à titre honorifique, eu égard à son grand âge. Certes Pu Songling n'est pas le premier ni ne sera le dernier à dénoncer les tares du système des examens et l'empire de la docimocratie, pierre d'angle du régime chinois traditionnel. Mais il le fait avec une verve inégalable. C'est le terrain privilégié où l'étrange imaginaire devient une arme sous le pinceau du satiriste.

L'oubli de la pudeur après le tremblement de terre de 1668 (voir n° 51) se rapporte aussi, mais d'une autre façon, au sentiment de l'étrange. La neige au mois d'août 1707 à Suzhou (n° 307) en est un autre cas.

Il n'est de thème aussi souvent évoqué que celui du rapport entre les sexes mentalement et charnellement, ce dont Confucius ne parlait pas non plus, sans qu'on l'eût dit expressément. C'est là encore une caractéristique que partage la littérature en langue vulgaire. Si elle les évoquait, la haute littérature ne daignait voir dans les amours qu'allégories du rapport de sujets à souverain. L'au-delà délivre des pesanteurs terrestres de charmantes créatures qui en font souvent un lieu enchanteur et en chassent l'épouvante qu'il inspire ordinairement aux

vivants. Pu Songling nous y dépeint d'inoubliables caractères, comme par exemple *La Rieuse* (n° 048). Est-il bonheur plus grand qu'associer dans son ménage une revenante à une renarde, toutes deux exemptes de jalousie ? Et l'on sait toujours s'arranger pour obtenir la progéniture mâle qui assurera la continuité de la lignée (voir *Mari rejeté*, n° 484). Tant de choses sont possibles dans l'autre monde ! La réalité de ces opérations se vérifie par le résultat obtenu dans ce monde-ci. Le bénéficiaire de la bienveillance du juge Lu (n° 047) obtient ainsi de faire remplacer la tête de sa femme, d'une beauté qui n'est pas à la hauteur de son corps. Les Chinois mettant le savoir dans le ventre et la connaissance dans le cœur, le mari ne s'inquiète nullement d'un éventuel changement de personnalité. D'ailleurs c'est le pied bandé et son minuscule chausson qui attirent en premier lieu les messieurs. La femme n'est pas toujours simple objet érotique, loin de là. Elle devient la providence du mari battu dans *La Mégère repentie* (n° 252). La dominatrice, habile gestionnaire, est maintes fois l'auxiliaire rêvée du lettré dépourvu de sens pratique, quand elle n'assume pas des tâches viriles (voir *Vengeresse*, n° 067). Les problèmes que lui avaient posés ses belles-sœurs ont peut-être poussé Pu Songling à se soulager en traitant si souvent de querelles de famille. Le satiriste se mue alors parfois en moraliste, offrant des récits complexes, dignes de *shanshu*, ces ouvrages d'édition qui commençaient alors à se répandre.

Dans son *Autochronique* qui s'articule en trois parties, Pu Songling s'attache déjà à ce point de vue, mais pour s'en détacher et revendiquer la part du rêve, celle de l'imaginaire, évanescents mais non moins réels. En se déclarant réincarnation de Bodhidharma, il assume son rôle de moraliste et de satiriste. Pu Songling approchait alors de

la quarantaine. Avait-il déjà composé ces récits si réussis, qui tiennent de l'épigramme et de la parabole, tels que *Le Poirier magique* et *L'Ermite des monts du Labeur* (n^{os} 14 et 15)? Septuagénaire, n'inclinait-il pas plutôt à privilégier le *qing*, les sentiments, la passion, tant pour les êtres que pour les choses (voir *Passionné de pierres*, n^o 450)? La vraie passion, désintéressée, conduit au détachement bouddhiste, au mépris des ambitions qui agitent un monde avide de fortune et de pouvoir.

Ne faut-il pas prendre en considération toutes les facettes de cette œuvre d'une vie entière pour en percevoir les multiples résonances et en partager l'enchantement? Il nous offre, à déguster lentement, le piment d'un double ailleurs, celui d'un monde qui s'est construit en dehors du nôtre, si semblable et si différent.

Ne vous en privez pas !

ANDRÉ LÉVY

Biographie de Pu Songling

XII^e-XIII^e siècle

Pu Shougeng, superintendant des douanes maritimes à Quanzhou, au Fujian, sous les Song du Sud, de 1246 à 1276. Musulman d'origine arabe ou persane, se rallie aux conquérants mongols. Sa parenté avec le clan de Pu Songling est hypothétique.

XIII^e-XIV^e siècle

Pu Luhun, peut-être Puluhan, si ce nom est la transcription d'un nom turco-mongol, gouverneur de la région de Banyang, au Shandong actuel, est le premier ancêtre reconnu de la généalogie des Pu, que Pu Songling publia en 1688. Sa tombe existe encore, à quelques kilomètres au nord-ouest de la ville de Zichuan, l'ancienne capitale de la région de Banyang.

A la chute de la dynastie mongole des Yuan, en 1368, les Pu se réfugient chez des parents par alliance, les Yang (Peuplier), dont ils auraient momentanément adopté le nom, parfaitement chinois. Au tournant des XIII^e-XIV^e siècles, les Pu reprennent leur nom (le mot désigne la massette ou l'acore), inconnu comme patronyme en Chine avant le x^e siècle. Ils s'installent à quelques kilomètres, à l'est de la ville de Zichuan, au village de Manjingzhuang (Domaine du puits comblé) qui prend

dès lors le toponyme de Pujiashuang (Domaine de la famille Pu). Le clan est signalé comme l'un des plus éminents de la sous-préfecture dans la monographie de Zichuan, ce que semble confirmer la *Généalogie*, compte tenu du nombre de membres du clan entrés dans la carrière mandarinale au service des Ming.

1640

Alors qu'en Mandchourie, Abahai s'est déclaré empereur des Qing en 1636, défiant ouvertement la suzeraineté chinoise des Ming, les rébellions de Zhang Xianzhong au Sichuan, de Li Zicheng au Shaanxi s'étendent.

Fin juin, une longue sécheresse provoque une grave disette à Zichuan ; la *Monographie* signale des cas d'anthropophage.

Naissance le 5 juin, entre 19 heures et 21 heures, de Pu Songling, avant-dernier fils de Pu Pan, qui approche de la cinquantaine. Faute d'avoir pu obtenir le grade de bachelier, ce dernier s'était mis au commerce. Il assure ainsi à sa famille une petite aisance. Son premier fils mort en bas âge, il aura à quarante ans passés successivement quatre fils. On observe que les deux premiers ont en commun le caractère Zhao dans leur prénom, les trois derniers le caractère Ling. Sont-ils tous de la même mère, dame Dong ? Certains biographes suspectent Pu Songling d'être l'enfant d'une épouse secondaire.

Selon l'usage pratiqué chez les lettrés chinois, Pu Songling ajoutera à son prénom le *zi* ou « nom personnel public » de Liuxian (Immortel en exil), puis, peu utilisé, celui de Jianchen (Serviteur de l'épée), outre le sobriquet (*hao*) de Liuquan jushi (Ermite de la source aux

Saules) et, sur le tard, le *shiming* ou « nom de résidence » de Liaozhai (xiansheng) : (Maître) de la Retraite oisive (autres traductions courantes : Pavillon [ou Cabinet] du ou des Loisirs).

1644

Le 25 avril, Li Zicheng s'empare de Pékin et l'empereur Ming, Chongzhen, se suicide. Le prince Fu lui succède à Nankin. A la cinquième lune, le général Wu Sangui s'allie aux Mandchous qui chassent Li Zicheng et prennent le pouvoir.

1650

Pu Songling étudie avec ses frères sous la direction de son père qui n'a sans doute pas les moyens d'engager un précepteur. Songling, le préféré de son père, se montre le plus doué de la famille.

A dix ans, il est fiancé à une fille des Liu, qui en a sept.

1655

Des rumeurs selon lesquelles les plus belles vierges chinoises seraient recrutées pour peupler le harem impérial poussent sa fiancée à se réfugier un moment auprès de sa belle-mère.

1657

Elles hâtent la conclusion du mariage deux ans plus tard ; il a dix-sept ans, elle en a quatorze.

1658

Pu Songling est reçu premier à l'issue de toutes les épreuves qui lui confèrent le grade de bachelier.

1659

Il forme avec des amis et des camarades de promotion un club des poètes, le Yingzhongshe (Association de Yingzhong¹).

Wang Shizhen (1634-1711), de Zichuan également, obtient le grade de docteur. Il fera une grande carrière mandarinale et deviendra l'un des plus éminents hommes de lettres de son temps. Il laissera annotations et poèmes témoignant de son admiration pour les Chroniques de l'étrange, mais ne répondra pas à la proposition de Pu Songling de lui fournir une préface. Aurait-il souhaité acheter le manuscrit pour le faire passer sous son nom²?

1661

A l'automne, Yu Xiaoxi (Petit-Bonheur), dit le Septième, originaire de la région de Dengzhou au Shandong, déclenche une rébellion durement réprimée par les autorités mandchoues, soucieuses de consolider par la terreur l'assise d'une conquête encore contestée. Elle est évoquée dans les Chroniques de l'étrange, récit 025, Monstre cynocéphale.

1662

Première année de l'ère Kangxi dont le règne de soixante ans sera comparé à celui de Louis XIV de leur vivant.

Naissance de son premier fils : Pu Songling en aura trois autres dont deux feront carrière dans le mandarinat.

1. Ying ou Yingzhong est le nom de la capitale de l'ancien royaume de Chu au Hubei, évocation de hautes qualités littéraires.

2. Voir Maeda Noaki, *Pu Songling zhuan*, 1976, traduit du japonais par Fu Leihui, Taipei, 1986, p. 74 ; ce n'est qu'une hypothèse fondée sur une pratique répandue.

1663

Décès de son père Pu Pan. Peu avant sa mort, il aurait décidé la division de ses biens entre ses quatre fils, à la suite de mésententes dues aux querelles des belles-sœurs, ce qui entraîne une grave détérioration de la situation matérielle de Pu Songling, dont le second fils naît en 1666.

1670

Nouvel échec au concours de la licence, en automne. Pu Songling a trente ans. Faute de pouvoir entrer par cette voie dans la carrière mandarinale et s'assurer des moyens d'existence, il accepte de rejoindre comme secrétaire Sun Hui (docteur de la promotion de 1661), compatriote de Zichuan, à son poste de Baoying¹.

Il a commencé depuis plusieurs années au moins, peut-être dix ans, la rédaction des matériaux inclus dans les *Chroniques de l'étrange*. Les premières pièces de ses recueils de compositions en vers (près de mille) et en prose (près de cinq cents) commencent cette année-là.

1671

Il suit Sun Hui à son nouveau poste de Gaoyou², mais le quitte deux mois plus tard pour rentrer à Zichuan.

1679

Au printemps, Pu Songling rédige la préface intitulée *Autochronique (Liaozhai zizhi)* à ses *Chroniques de l'étrange*, alors en un volume. Il sollicite selon l'usage

1. Sous-préfecture dépendant de la préfecture supérieure de Yangzhou, dans la province du Jiangsu, à quelque six ou sept cents kilomètres au sud du pays natal de Pu Songling.

2. Préfecture au sud de la province du Jiangsu, dans la dépendance de la préfecture supérieure de Yangzhou.

les préfaces de notabilités locales, celle de Gao Heng (1612-1697) et celle de Tang Menglai (1627-1698), qui lui sera fournie trois ans plus tard.

Il entre comme précepteur dans la riche famille des Bi qui lui offrent une retraite de rêve dans leur parc. Il restera à leur service trente ans, à l'occasion secrétaire de son employeur et ami Bi Jiyou, dont le neveu, Bi Yi'an, deviendra l'un de ses amis les plus intimes.

La sécheresse provoque une grave disette dans la région de Zichuan.

1680

Décès de dame Dong, sa mère, peut-être putative.

1682

Sécheresse plus terrible encore.

Pu Songling obtient une bourse de bachelier, récompense de sa constance et consolation pour un candidat âgé de grande réputation locale. Préface de Tang Menglai aux *Chroniques de l'étrange*.

1688

Rédige et publie la généalogie des Pu.

1690

Trois ans plus tôt, Pu Songling avait été exclu du concours de la licence, qui s'était déroulé à l'automne à Jinan, pour une faute vénielle¹. Cette fois l'examineur

1. La moindre faute de forme pouvait entraîner l'exclusion, les compositions devant être recopiées au propre sur des cahiers à remplir selon des règles strictes. Pu Songling s'était rendu coupable de l'abandon ou omission d'un feuillet, *yue fu*. Voir notamment Etienne Zi, *Pratique des examens littéraires en Chine*, Shanghai : Imprimerie de la Mission catholique, 1894, p. 141.

en chef propose la première place dès l'issue de la première série d'épreuves, mais tombé malade, il ne peut se présenter aux deux suivantes.

1692

Mort de Zhao Zhuan, l'aîné de ses frères.

1704

Après un nouvel échec à la licence, Pu Songling repart encore une fois à Jinan. Au retour, il rencontre des flots de réfugiés frappés par la famine et entreprend la rédaction d'ouvrages utiles à la population démunie ; ils paraîtront dans les années suivantes : aide à la lecture des caractères courants, manuel d'agronomie simplifiée, pharmacopée élémentaire, etc.

1710

A soixante-dix ans, Pu Songling obtient en raison de son grand âge le grade de licencié, dit « par le tribut ».

1712

Décès de sa femme, née Liu. Il rédige en sa mémoire une biographie chaleureuse, *Liushi xingshi* [Faits et gestes de dame Liu].

1715

Meurt, appuyé à la fenêtre, le 25 février, entre 17 heures et 19 heures, sans que ses activités littéraires aient jamais cessé.

Chroniques de l'étrange

Autochronique

Préface de l'auteur rédigée en 1679

En manteau de cuscutes, ceinturé d'iris, le sire des Trois-Quartiers, ému, composa son élégie¹. Ce sont esprits-serpents et démons-taureaux que chanta le damoiseau aux longues griffes², à en devenir obsédé. Ils jouent d'eux-mêmes, les pipeaux du ciel, et s'ils ne choisissent la bonne musique, c'est à chacun selon sa nature³.

Je suis le feu dont le farfadet dispute la lumière déclinante aux lucioles d'automne⁴, la poussière que soulèvent les cavalcades de chevaux sauvages et dont se moquent les sylphes⁵. Sans avoir le talent d'un Gan Bao, j'aime aussi intensément me lancer à la recherche des esprits⁶; c'est que je suis du même tempérament que l'exilé à Huangzhou qui tant se plaisait à entendre parler de fantômes⁷.

J'ai constitué ce recueil en commandant au pinceau de noter ce que j'ai entendu. A la longue, comme je trouvais du plaisir à rassembler ces choses, l'accumulation n'a fait que croître, grâce aux amis partageant cette commune passion, venus de tous les horizons, et m'adressant même des envois par la poste.

Qui plus est, il ne s'agit nullement de gens au-delà de notre monde civilisé; ces événements sont pourtant parfois plus extraordinaires que ceux de la contrée des peuplades

aux cheveux coupés⁸. Comme les cils sont devant, il arrive sous nos yeux des choses plus bizarres que celles du pays aux têtes volantes⁹.

Le libre transport auquel me portent ces envols vertigineux mène à une folie qui serait assurément difficile à nier : mieux vaut s'en remettre aux sentiments de sa vaste poitrine, sans cacher la démence qui l'anime. N'est-ce pas m'exposer aux railleries des gens sérieux ? Toutefois, c'est au carrefour des Cinq-Pères¹⁰ que se répandirent des rumeurs, c'est au rocher des Trois-Existences que se produisit l'éveil au cycle des rétributions¹¹. Il est des paroles extravagantes que l'on ne saurait simplifier au point de les abolir.

A ma naissance¹², mon défunt père avait rêvé d'un disciple malade et décharné du Bouddha Gautama¹³, qui entra dans la chambre l'épaule dénudée¹⁴, une rondelle de pommade grosse comme une sapèque collée sur le sein. A son réveil, j'étais né et je portais en effet la marque de l'encre noire de ces *Chroniques*. De plus, enfant chétif et souvent malade, je ne semblais pas destiné à vivre longtemps. La solitude désolée de la cour et de la maison avait tout d'une résidence monastique ; les travaux de culture au moyen de l'encre et du pinceau sont d'un rapport aussi maigre que le bol à aumônes. Souvent, je me demande en me grattant la tête si je ne serais pas vraiment la réincarnation de celui qui médita face au mur¹⁵. Sans doute s'est-il produit quelque lacune dans la chaîne de la rétribution qui m'aurait empêché d'obtenir le fruit de l'union de l'homme au Ciel. Balayé au gré du vent, je suis devenu fleur tombée dans les latrines¹⁶. Ténébreuses sont les six voies de la réincarnation¹⁷, mais comment pourrait-on en nier la rationalité !

A minuit tremblotent, solitaires dans l'étude déserte, les dernières lueurs de la lampe dont la mèche finit de se consumer sur la table, froide à la méprendre pour un bloc de glace. Je réunis des morceaux pris à l'aisselle pour constituer une fourrure¹⁸, poussé par la prétention insensée de produire une suite aux *Registres du monde des ombres*¹⁹; mais je prends mon pinceau en vidant ma coupe pour ne constituer que l'ouvrage d'un ressentiment isolé²⁰. D'avoir cela à lui confier, n'est-ce point déjà bien assez triste !

Hélas ! Le moineau transi surpris par le givre s'accroche à la branche sans chaleur ; sous la lune d'automne, l'insecte se presse contre la balustrade pour se réchauffer.

Ne seraient-ils qu'entre forêts verdissantes et passes ténébreuses²¹, ceux qui me comprennent ?

L'an 18 de l'ère Kangxi, par un jour de printemps²².

NOTES

1. *Pi luo dai li Sanlü shi* : allusion au deuxième vers du poème intitulé *Shangui* [Déesse de la montagne], l'un des *Jiu ge* [Neuf chants] des *Chu ci* [Elégies du pays de Chu], attribué à Qu Yuan (vers 340-227). Il est ici désigné par l'appellation de sire des Trois-Quartiers, *Sanlü*, où il avait exercé des fonctions officielles. L'identification des plantes est incertaine. Judith Zeitlin, *Historian of the Strange*, Stanford, 1993, p. 43, propose respectivement *wood-lotus* et *bryony*; David Hawkes, *Ch'u Tz'u, The Songs of the South*, Oxford, 1959, p. 43 : « *In a coat of fig-leaves with a rabbit-floss girdle...* »

2. *Niugui-sheshen... Changzhua-lang* : exactement, « démons [à tête] de taureau et esprits-serpents » ; c'est une expression qui désigne les dangereuses créatures surnaturelles, attestée notamment dans la préface de Du Mu (803-852) aux œuvres du poète Li He (790-816), en quelque sorte le Rimbaud chinois, surnommé le « damoiseau aux longues griffes » parce qu'il notait ses poèmes à tout moment d'inspiration, même à cheval, plongeant sa longue main dans un sac bourré de papiers, selon le témoignage du non moins célèbre Li Shangyin (813-858). L'expression *niugui-sheshen* a été reprise au cours de la « Grande

Révolution culturelle prolétarienne » pour désigner les éléments réputés hostiles à Mao Zedong. Voir notamment Li He, *Les Visions et les jours*, traduction de Marie-Thérèse Lambert et Guy Degen, Orphée/La Différence, 1994.

3. *Zi ming tianlai* : l'expression « pipeaux du ciel » vient du *Zhuangzi*, chapitre 2. Voir notamment la traduction de Liou Kia-hway, *Philosophes taoïstes*, Gallimard, 1980, p. 93. La « bonne musique », *hao yin*, au sens de celle qui inspire des sentiments corrects, moralement parlant, serait une expression tirée du *Shijing* [Classique de la poésie], notamment aux poèmes n° 199 et n° 299, mais détournée probablement de son sens premier.

4. *Limei zheng guang* : « disputer la lumière au farfadet » serait une réplique attribuée au poète Xi Kang (223-262) selon une anecdote rapportée dans le *Yulin* et dans le *Shishuo xinyu*. Alors qu'il jouait du luth à la lumière d'une lampe, Xi Kang vit entrer un individu dont le visage, d'abord minuscule, devint énorme. Après l'avoir longuement contemplé, le poète et musicien souffla la flamme en s'exclamant : « Je ne dispute pas la lumière au farfadet ! » – exactement un *limei*, créature maléfique qui hante les montagnes.

5. *Zhuzhu yema zhi chen... wanliang* : la « cavalcade », *zhuzhu*, pourrait venir du *Yijing* [Classique des mutations], évocation de la course vers le profit ou de la ronde du désir. Les « chevaux sauvages », *yema*, font allusion au *Zhuangzi*, chapitre 1 ; leur signification a beaucoup intrigué les commentateurs. Voir notamment la traduction de Liou Kia-hway, *Philosophes taoïstes*, Gallimard, 1980, p. 88 : « Sont-ce des chevaux sauvages ou bien des poussières voltigeant dans les airs ou bien des êtres vivants qui soufflent les uns sur les autres ? »

Sylphes est la traduction conventionnelle de *wanliang*, créatures des monts et des eaux ; peut-être avons-nous ici une allusion à la biographie de Liu Bolong, qui vécut au v^e siècle ; il avait excité le rire d'un *wanliang* avant de faire une brillante carrière mandarinale, lorsque, dans la misère, il envisageait de se mettre au commerce ; sa biographie se trouve en annexe à celle de Liu Cui dans le *Nan shi*, l'histoire officielle des dynasties du Sud à l'époque des Six Dynasties.

6. Gan Bao, *floruit* vers 320, est supposé être l'auteur du *Soushen ji* [A la recherche des esprits], célèbre recueil d'anecdotes sur le « bizarre » ; voir sous la direction de Rémi Mathieu, *A la recherche des esprits*, Paris : Gallimard, 1992.

7. Huangzhou : le fameux poète et essayiste Su Shi (*hao*, Dongpo, 1037-1101) fut exilé dans cette préfecture du Hubei de 1080 à 1083, alors le grand Sud.

8. *Duanfa zhu xiang* : allusion aux *Mémoires historiques* de Sima Qian (vers 145-86), l'Hérodote chinois, où il est question de lointains territoires au sud où les peuplades se tatouent le corps et se coupent les cheveux ras.

9. *Feitou zhi guo*: Duan Chengshi (vers 800-863), dans son *Youyang zazhu* [Notes diverses de la bibliothèque perdue de Youyang], situe ce pays loin au sud : l'envol de la tête s'annonce par une marque rouge au cou, suivie de démangeaisons ; enfin des ailes poussent au cou ; la tête revient après sa randonnée nocturne. Ce pays n'est pas le seul où se produit ce curieux phénomène. Des sources bouddhiques en signalent d'autres, ainsi que des phénomènes analogues où ce sont d'autres parties du corps qui s'envolent.

10. *Wufuqutou*: allusion à l'explication que donnent les *Mémoires historiques* de Sima Qian sur ce curieux toponyme dans la biographie de Confucius. Né d'une union irrégulière de sa mère avec un certain Shuliang Qi, Confucius n'aurait jamais pu obtenir d'elle l'indication du lieu de sépulture de son père ; faute de pouvoir ensevelir sa mère auprès de ce dernier, Confucius aurait ainsi appelé le carrefour où elle est réputée reposer en son pays natal de Qufu.

11. *Sansheng shi* : les « trois existences » sont les vies antérieures, présente et future. Le rocher en question se trouverait au Tianzhu-si, un monastère de Hangzhou ; c'est là que Li Yuan aurait retrouvé douze ou treize ans plus tard son ami le moine Yuanze, réincarné en un petit vacher. L'anecdote, notamment rapportée par Yuan Jiao dans son *Ganze yao* [Rumeurs de mares d'eau douce, IX^e siècle], se retrouve, amplifiée, dans le treizième récit du *Xihu jiahua* [Belles histoires du lac de l'Ouest], préfacé en 1673.

12. *Xuan hu* : littéralement, « au moment où l'on suspendit l'arc en bois », allusion au rite qui consistait à suspendre un arc à gauche de la porte à la naissance d'un garçon.

13. *Qutan* : transcription du sanskrit Gautama, le nom du Bouddha historique, le « sage du clan des Sakya ».

14. *Piantan* : les moines bouddhistes doivent laisser l'épaule droite dénudée, mais la règle n'est pas toujours observée dans les pays froids. Il y aurait donc ici allusion à un moine indien, en l'occurrence Bodhidharma, le fondateur du zen ou *chan*, venu en Chine vers la fin du VI^e siècle.

15. *Mianbi ren* : Bodhidharma est réputé être resté sept ans en méditation devant un mur, y perdant bras et jambes ; d'où, au Japon, le nom des poupées sans membres qui ne tombent pas : *daruma*.

16. *Cheng fan hun zhi hua* : cette image d'un échec, dû au destin et non à ses propres fautes, est tirée d'un dialogue entre Ziliang, prince à Nankin, et Fan Zhen, dans la biographie de ce dernier qui figure dans le *Nan shi* (V^e siècle).

17. *Liu dao* : les six voies (en sanskrit, *gati*) de la réincarnation : en dieux, hommes, *asura* (démons), *preta* (fantômes affamés), animaux et damnés en enfer.

18. *Ji ye wei qiu* : ce proverbe, attesté dans l'antique *Shenzi* [Le Livre de Maître Shen], peut s'entendre dans les deux sens : une grande œuvre

peut se construire à partir de pièces de rebut, ou bien il ne s'agit que d'une œuvre faite de rebuts.

19. *Youming lu*: œuvre célèbre, attribuée à Liu Yiqing (403-444).

20. *Gu fen*: titre d'un chapitre du livre de Han Feizi (mort en 233 avant notre ère), et terme repris par Sima Qian pour décrire le sentiment qui inspire l'œuvre en question et que l'historien lui-même partageait.

21. *Qinglin mosai*: c'est-à-dire au monde des morts, allusion à deux vers du célèbre poème de Du Fu (712-770), *En rêvant de Li Bai* (701-762). Voir notamment Paul Demiéville éd., *Anthologie de la poésie chinoise classique*, Paris: Gallimard, 1962, p. 283: « L'ombre surgit d'un bois d'érables verdissants/Puis repartit vers les passes obscures » (traduction Diény/Hervouet).

22. *Kangxi jimei chunri*: ce jour de printemps se place en mars ou avril 1679.

Premier rouleau

A la fin du second tome, un répertoire regroupe les termes qui nécessitent une explication ; on y trouvera aussi bien des noms propres que de nombreux noms communs qui renvoient à des faits de société, allusions littéraires, titres, mesures, etc.

Figurent à la suite une bibliographie et une table alphabétique des titres.

001 - Examen au poste de génie tutélaire

Le grand-père du mari de ma sœur aînée, Sieur Song, que je ne saurais me permettre d'appeler par son prénom, Tao, était alors bachelier boursier à la sous-préfecture.

Un jour que, malade, il s'était alité, Song vit venir à lui un planton qui amenait un cheval au front blanc et qui lui annonça, document en main :

« Veuillez vous rendre aux épreuves.

— Comment ? Passer précipitamment l'examen avant que le Maître ès littérature, notre inspecteur, nous ait honoré de sa visite ! »

Le préposé ne dit mot, lui faisant simplement signe de se presser. Song dut faire effort pour surmonter l'incapacité dans laquelle le mettait son état, enfourcher le cheval et le suivre. La route lui était tout à fait inconnue. Ils atteignirent les murailles et faubourgs d'une ville qui semblait être la résidence d'un prince, puis pénétrèrent quelque temps plus tard dans la vaste salle d'un édifice public magnifiquement décoré, en haut de laquelle siégeait une dizaine d'officiers mandarinaux, dont aucun n'était reconnaissable, sauf Guan Yu. On avait disposé sous l'auvent une paire de petites tables assorties de tabourets ; un bachelier était déjà là, assis au bout. Il prit place tout près de lui,



Examen au poste de génie tutélaire

à se toucher les épaules. Il y avait pinceaux et feuilles sur chaque guéridon. Peu après les papiers donnant le sujet tombaient du ciel en voletant. Il vit qu'il s'énonçait en huit mots : *Un deux des hommes avec intention sans intention.*

La composition achevée, ils remirent leur copie en haut de la salle. Dans celle de mon grand-oncle par alliance figurait ce passage : *Faire le bien avec intention ne mérite récompense, quoique cela soit bien ; faire le mal sans intention ne vaut châtement, bien que ce soit mal.*

Les divinités se passaient la composition en ne tarissant pas d'éloges. Elles convoquèrent le lauréat pour lui signifier : « Il y a un poste de génie tutélaire des murs et fossés vacant au Henan : vous êtes digne d'en occuper la fonction. »

Comprenant enfin ce qui lui arrivait, mon grand-oncle se prosterna en pleurant : « Oserais-je m'obstiner à décliner la faveur dont je suis l'indigne bénéficiaire, si je n'avais une vieille mère de sept décennies sans autre personne qui puisse prendre soin d'elle ? Je vous prie de lui laisser les années imparties par le Ciel courir jusqu'à leur terme : à cette réserve près, je me tiens à votre disposition. »

L'un des hauts dignitaires, aux allures de prince ou d'empereur, ordonna sur-le-champ la consultation du registre où figurait la longévité de la mère. Un greffier à longue barbe apporta un registre et, après l'avoir feuilleté, déclara : « Il lui reste neuf ans à passer au monde des vivants. »

Coupant court à l'hésitation générale, Guan Yu suggéra : « Il n'y a aucun inconvénient à charger le bachelier Zhang de la détention du sceau pour un intérim de neuf ans : sa mutation reste possible. » Puis, il se tourna vers mon grand-oncle : « Vous auriez dû vous rendre immédiatement

à votre poste. Mais, en considération de vos sentiments de charité et de piété filiale, un congé de neuf ans vous est accordé, au terme duquel il vous faudra répondre à nouveau à la convocation. »

Il adressa ensuite quelques mots de réconfort à l'autre candidat. Tous deux se prosternèrent jusqu'à terre. Prenant mon grand-oncle par la main et le raccompagnant au-delà des faubourgs, le bachelier lui dit être un certain Zhang de Longmont. En le quittant, il lui offrit un poème dont mon grand-oncle ne se remémorait qu'un distique :

*Tant qu'il y a des fleurs, le printemps demeure ;
Sans lampe ni lueur, la nuit s'illumine.*

En selle, mon grand-oncle lui fit ses adieux et partit. Atteignant son pays, il eut l'impression de s'éveiller au sortir d'un rêve.

En fait, il était mort depuis trois jours. Entendant des gémissements dans le cercueil, sa mère se porta à son aide pour l'en sortir. Il ne retrouva la parole qu'au bout d'une demi-journée. S'étant renseigné à Longmont, Song apprit qu'en effet un certain bachelier Zhang y était décédé ce jour-là. Neuf ans plus tard en effet, sa mère trépassait. Après avoir veillé aux funérailles, mon grand-oncle fit ses ablutions, entra dans sa chambre et s'éteignit.

Sa belle-famille qui habitait en ville, près de la porte de l'Ouest, le vit soudain passer en grand équipage, chevauchant une monture au poitrail couvert d'ornements ciselés et au mors décoré de tasseaux vermillon ; il entra dans la salle, salua et repartit, accompagné d'une imposante escorte de chars et de chevaux. Ignorant qu'il était devenu un dieu, les uns comme les autres, effrayés, se demandaient ce qui s'était passé. Ils coururent aux nouvelles en son village : c'est qu'il n'était plus !

Mon grand-oncle avait laissé une petite autobiographie, mais elle a malheureusement disparu à la suite des troubles. Ce récit n'en est qu'un modeste résumé.



002 - Homoncule dans l'oreille

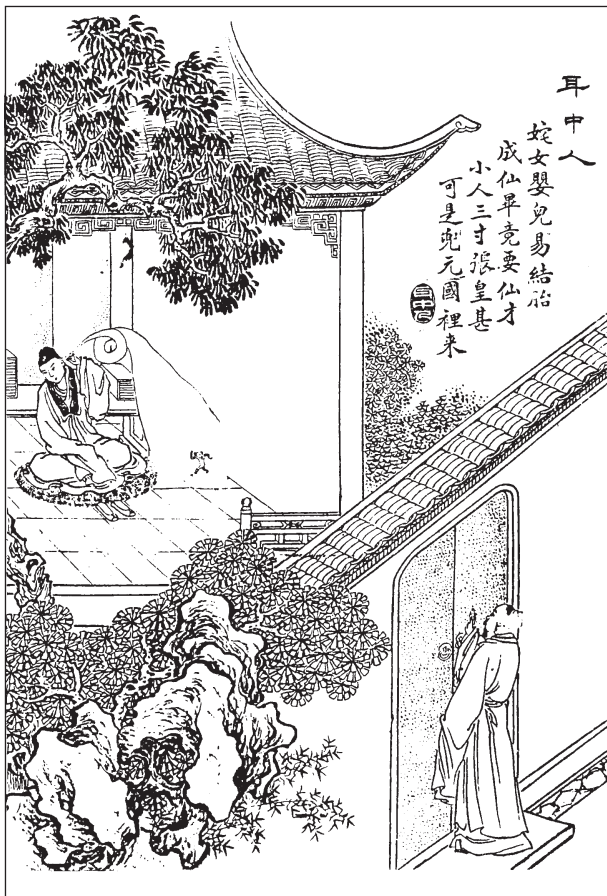
Tan prénommé Jinxuan, ce qui signifie « Mystère avancé », était un bachelier de la sous-préfecture.

Adeptes convaincu de l'art de conduire les souffles, il ne laissait froidure ni chaleur relâcher ses efforts. Plusieurs mois de pratique assidue lui donnait le sentiment d'être arrivé à quelque résultat.

Un jour, à peine s'était-il mis en posture de méditation qu'il entendit au creux de l'oreille une petite voix aussi fine que celle d'une mouche déclarer : « On peut voir ! » Dès qu'il ouvrait les yeux, il ne percevait plus rien. Fermait-il les paupières en régulant sa respiration, le chuchotement reprenait. Il se dit que le cinabre d'immortalité allait se réaliser en lui et s'en réjouit en son for intérieur. Il entendait dès lors la voix chaque fois qu'il s'asseyait pour méditer. Aussi pensait-il attendre que la créature reprenne la parole pour répondre, afin de l'épier.

Un beau jour, comme ça se remettait à parler, il murmura : « On peut voir ? »

Il sentit aussitôt un chatouillement à l'oreille, comme s'il en sortait quelque chose. Un coup d'œil en coulisse lui permit d'apercevoir un homoncule d'environ trois pouces, d'un aspect aussi repoussant qu'un *yaksha*, le



Homoncule dans l'oreille

démon d'origine indienne. Emervillé de le voir virevolter par terre, le bachelier concentra toute son attention en observant ses évolutions, quand, soudain, le voisin, venu emprunter quelque objet, se mit à l'appeler en cognant à la porte. A ce bruit le petit homme, pris de panique, fit le tour de la pièce tel un rat coupé de toute retraite vers son trou.

Sentant l'âme comme l'esprit lui manquer, Tan ne se rendit plus compte de la direction prise par l'homoncule. Il en resta frappé de démente, criant ou pleurant sans arrêt ; il ne put commencer à se rétablir qu'après six mois de traitements et de potions.



003 - Le Cadavre animé

L'homme, d'un certain âge, originaire de Yangxin, vivait au lieu-dit « Boutique des Cai », hameau à cinq ou six lis de la ville.

Père et fils avaient ouvert près de la route une auberge où les marchands itinérants pouvaient passer la nuit. Plusieurs charretiers qui faisaient le colportage logeaient régulièrement chez eux dans leurs allées et venues.

Un jour, alors que la nuit tombait, quatre hommes se présentèrent dans l'espoir d'obtenir un abri. Mais il se trouvait que toutes les chambres d'hôte étaient prises ; tout était au complet. Comme il leur paraissait exclu de revenir sur leurs pas, les quatre voyageurs insistaient, implorant l'aubergiste de les accueillir. Etouffant un soupir, le vieil



Le Cadavre animé

homme songeait qu'il pourrait leur ménager un gîte, mais il lui semblait ne pouvoir leur convenir. Comme il leur faisait part de ses craintes, les hôtes lui répondirent : « Ne sollicitant que le confort d'une simple natte sous un auvent, nous n'avons pas le choix et ne saurions avoir le front d'exiger quoi que ce soit de plus ! »

C'est que la bru de l'aubergiste venait de mourir. Alors que le corps reposait dans la chambre, le fils, parti acheter le bois du cercueil, n'était pas encore de retour. « Puisque le calme règne dans la maison en deuil, bon », se dit le vieil homme ; il se faufila jusqu'à la croisée des chemins pour indiquer la direction de la demeure à ses hôtes. Ils entrèrent dans la chaumière : une lampe brillait faiblement sur la table qui servait d'autel, derrière laquelle pendaient tentures et vêtements. Un suaire de papier couvrait la défunte. Puis leurs regards se tournèrent vers l'endroit où ils allaient dormir, l'arrière-salle où des lits de fortune étaient rangés les uns contre les autres. Recrus de fatigue d'avoir tant couru, les quatre voyageurs s'écroulèrent sur l'oreiller sitôt couchés. Leur respiration devenait de plus en plus rauque. Un seul restait à demi conscient. Tout à coup, ce dernier entendit un bruit de craquement du côté du lit mortuaire. Il ouvrit aussitôt les yeux. La flamme de la lampe devant la dépouille funèbre jetait une vive lumière : la morte avait écarté le suaire ! La voilà qui descendait peu après de sa couche, avançait lentement et pénétrait dans l'arrière-salle. Le visage couleur de l'or pâle, elle avait le front serré d'un carré de soie écrue. S'approchant des lits, elle soufflait par trois fois sur les dormeurs, les uns après les autres. Epouvanté, le quatrième, dans la crainte qu'elle ne vînt ensuite à lui, tira subrepticement la couverture pour s'en couvrir la tête, retenant sa respiration pour mieux entendre.

En effet, la femme ne tarda pas à venir souffler sur lui de la même façon. Il sentit qu'elle quittait la pièce, et bientôt entendit le crissement de papier du suaire. Sortant la tête pour hasarder un coup d'œil, il constata que le cadavre avait repris sa position rigide de gisant.

Au comble de l'épouvante, n'osant produire le moindre bruit, il s'enhardit à pousser du pied ses compagnons en catimini, mais sans parvenir à susciter la moindre réaction de leur part. Considérant qu'il ne lui restait pas d'autre solution que de se rhabiller et de filer dehors, il venait de se lever et secouait ses vêtements quand un crissement se fit de nouveau entendre. Effrayé, il se recoucha sur le ventre, la tête rentrée dans les épaules sous la couverture. Il se rendit compte que la femme était de retour : elle ne repartit qu'après avoir soufflé sur lui à maintes et maintes reprises. Un moment plus tard, le grincement du lit mortuaire l'avertit qu'elle s'était recouchée. Il sortit alors tout doucement la main hors de la couverture pour atteindre son pantalon qu'il enfila en hâte avant de se précipiter dehors pieds nus. Le cadavre se levait à son tour, apparemment dans l'intention de se lancer à sa poursuite. Mais au moment où la morte écartait les rideaux, le voyageur était déjà sorti après avoir trouvé le temps de tirer la barre de la porte. Elle le suivait au galop ! Il courut en hurlant de terreur sans éveiller l'alarme au village. Il s'apprêtait à frapper à la porte du maître des lieux, mais de peur d'être retardé et rattrapé, il se ravisa et s'engagea sur la route en direction de la ville, prenant ses jambes à son cou.

Atteignant les faubourgs de l'Est, il aperçut un ermitage et, entendant le bruit mat de « poissons de bois », se mit à gratter anxieusement au portail du monastère. Alarmés par cet appel insolite dans la nuit, les religieux ne montraient aucune inclination à le recevoir sur-le-champ.

Comme le voyageur tournait les talons, la morte était sur lui, à une distance d'à peine plus d'un pied. Il était aux abois, en péril extrême. Devant le portail se trouvait un tremble au tronc d'une circonférence de quatre ou cinq pieds. Aussi, s'en faisant un écran, il passait à gauche quand elle le menaçait à droite, à droite si elle tournait à gauche. La fureur du cadavre ne faisait que croître, mais la fatigue gagnait l'un et l'autre. Brusquement la morte se dressa. L'homme, en sueur, haletant, s'abritait derrière l'arbre. Dans un dernier et violent effort, elle tendit les bras pour le saisir par-delà le tronc. Sous le coup de la terreur, il s'effondra. Le cadavre qui embrassait l'arbre, l'ayant manqué, redevint rigide.

N'entendant plus rien après avoir longuement écouté, cachés à l'intérieur, les moines se décidèrent enfin à sortir précautionneusement et virent l'homme gisant à terre. A la lueur des chandelles il leur parut mort, mais de faibles palpitations demeuraient perceptibles au bas du cœur. On le porta à l'intérieur où il ne revint à lui qu'à la fin de la nuit. Interrogé après avoir bu de l'eau chaude, le voyageur raconta tout ce qui lui était arrivé. La cloche du matin avait alors fini de sonner. Dans la sombre clarté de l'aube, les religieux allèrent jeter un coup d'œil sur l'arbre où, en effet, leur apparut le corps raidi d'une femme.

Grandement alarmés, ils en informèrent le sous-préfet qui se déplaça en personne afin de procéder au constat. Il voulut faire desserrer les mains de la femme, mais les ouvrir s'avérait impossible tant la prise était solide. Un examen plus attentif révéla que les quatre doigts, à gauche comme à droite, s'étaient enfoncés, tels des crochets, dans le bois, au point que les ongles y avaient entièrement disparu. Il fallut la force de plusieurs gaillards pour les en retirer et la faire descendre de l'arbre. Les marques laissées

par les mains étaient des trous qui semblaient avoir été percés au moyen d'une alène.

Le magistrat dépêcha un garde s'informer chez le vieil aubergiste, où régnait la plus grande consternation à la suite de la disparition du cadavre et du triple décès des voyageurs. Le préposé l'ayant mis au courant de l'étrange incident, le vieil homme le suivit et ramena le corps de sa bru porté sur un brancard.

Le survivant fit savoir en pleurant au sous-préfet : « Nous étions partis à quatre mais je m'en retourne seul : comment faire accréditer pareille aventure au pays d'où je viens ? »

Le magistrat lui remit une attestation et un viatique pour le voyage de retour.

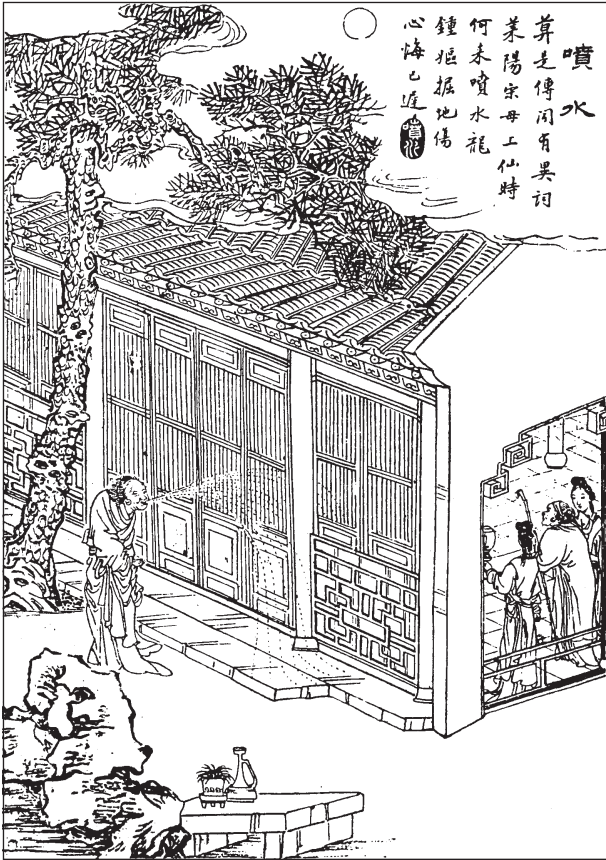


004 - *Aspersions fatales*

Du temps où Maître Song Yushu de Laiyang avait été affecté à un ministère, la résidence qu'il avait louée à la capitale était dans un grand délabrement.

Une nuit, alors que deux servantes veillaient sur Madame mère dans la salle où elle dormait, on entendit des crachotements dans la cour comme si quelque tailleur aspergeait des vêtements. Madame pressa les filles de se lever et de percer le papier de la fenêtre pour observer à la dérobée ce qui se passait.

Elles aperçurent une vieille naine bossue, aux cheveux blancs en forme de balai, couronnés d'un chignon de près



Aspersio fatale

de deux pieds. Elle courait autour de la cour, imitant le pas rapide de la grue et, tout au long de sa course, crachant de l'eau dont la provision semblait inépuisable.

Effarées, les deux filles retournèrent en parler à Madame. Alarmée, elle se leva et, soutenue par les servantes, gagna le bas de la fenêtre. Elles contemplaient ensemble l'étrange spectacle quand, soudain, la vieille surgit tout contre les croisillons et cracha droit vers l'intérieur. Comme le papier était déchiré, les trois spectatrices s'effondrèrent sans que personne dans la maison s'en fût aperçu.

L'on ne prit peur que lorsqu'on frappa à leur porte sans obtenir de réponse, alors que le soleil montait à l'est et que toute la maisonnée avait fini de se rassembler. Il fallut forcer les vantaux pour entrer et découvrir l'affligeant spectacle de la maîtresse et de ses deux servantes mortes côte à côte dans une même pièce. L'une des filles gardait un semblant de chaleur à hauteur du diaphragme. On la soutint pour lui administrer une potion : revenant à elle un moment plus tard, elle put raconter ce qui était arrivé.

A son arrivée, le maître crut mourir de douleur et de chagrin. On fouilla méthodiquement l'endroit où l'apparition s'était évanouie. Des cheveux blancs furent mis au jour lorsque l'on eut creusé à plus de trois pieds de profondeur. En déblayant plus avant, on dégagea un cadavre qui avait l'aspect de la vision et avait conservé le visage plein d'une créature vivante. Le maître fit battre le corps dont la chair et les os s'étaient en fait complètement décomposés : il n'y avait que de l'eau claire sous la peau !



005 - *Quand les pupilles se parlent. . .*

Fang Dong, de la capitale, était un lettré de talent réputé mais sa nature fantasque le portait à négliger les convenances. Toute fille en promenade aperçue sur son chemin devenait la victime de ses impudentes assiduités.

Un jour – c'était la veille de la fête de Pureté et Clarté –, alors que le hasard de ses pas l'avait conduit au-delà des faubourgs, il vit passer une petite voiture de dame aux courtines rouges et aux stores brodés, escortée de plusieurs rangs de gens de maison. La suite allait l'amble. Il y avait dans le groupe une servante montée sur un poney ; elle était d'une superbe prestance. Comme il s'en approchait doucement pour la lorgner de plus près, il remarqua que les rideaux du véhicule s'étaient écartés : y était assise une jeune demoiselle d'environ seize ans, magnifiquement parée, d'une beauté resplendissante. Jamais, de sa vie, il n'avait vu si charmante créature. Ebloui, chaviré, fasciné à ne plus pouvoir la quitter du regard, il la suivit sur plusieurs lis, tantôt galopant en avant, tantôt trottant en arrière.

Il entendit tout à coup la jeune fille appeler la servante et lui dire, quand elle fut sur le côté de la voiture : « Fais-moi le plaisir de baisser le store ! D'où sort ce fou qui ne cesse de venir m'épier ? »

La suivante s'exécuta et, se tournant vers le jeune homme, l'apostropha, indignée : « C'est la nouvelle mariée du septième jeune seigneur de la Cité aux Hibiscus

瞳人語

日淫原自意淫來
眸子盲時萬念
灰天視未遠從我
視轉移捷徑
在靈臺



Quand les pupilles se parlent...

et non commune fille de ferme qu'un quelconque bachelier pourrait se permettre de reluquer effrontément ! »

Ceci dit, elle ramassa une poignée de terre dans l'ornière et la jeta à la tête du garçon. Aveuglé, il ne pouvait plus ouvrir les yeux. Quand il se fut essuyé et les rouvrit, voiture et chevaux lui parurent lointains, presque indistincts. Il retourna sur ses pas, alarmé et perplexe.

Comme il se sentait incommodé aux yeux de façon persistante, il se fit examiner : la paupière soulevée, on s'aperçut qu'une petite taie s'était formée sur la prunelle. La nuit écoulée, le mal avait empiré au point que les larmes coulaient sans discontinuer. La taie grossissait. Elle atteignit en quelques jours l'épaisseur d'une sapèque. Sur la pupille droite, elle prenait la forme d'une spirale. Aucun des mille remèdes essayés ne produisait d'effet. Accablé de remords, prêt à en finir, le garçon ne songeait plus qu'aux moyens de se repentir.

Ayant appris que le soutra de la Clarté pourrait le délivrer de l'épreuve, il s'en procura un rouleau et invita quelqu'un à lui en enseigner la récitation, ce qui lui parut fastidieux au début, mais à la longue il y gagna peu à peu un sentiment d'apaisement. Sans autre occupation du matin au soir, il ne faisait que réciter en maniant le rosaire, assis en posture de méditation.

Au bout d'une année de pratiques assidues, étant parvenu à un état de détachement avancé, il entendit soudain venir de son œil gauche une voix fine comme d'une mouche : « Ce qu'il fait noir là-dedans, un noir de laque ! C'est à mourir d'ennui. »

De l'œil droit partit la réplique : « Pourquoi ne pas faire un tour avec moi, histoire de se changer les idées ? »

Fang sentit bientôt le chatouillement d'une reptation de chaque côté de son conduit nasal, suivi de la sensation de

choses qui s'en allaient en sortant par les narines. Au bout d'une absence prolongée, elles étaient de retour et remontaient du nez à l'orbite oculaire.

« Un bon moment que je n'avais exploré le jardin, reprit la voix, les orchidées perlées sont toutes desséchées et flétries... »

Le jeune lettré aimait beaucoup l'orchidée odorante et en avait planté abondamment dans le jardin. Il avait l'habitude de les arroser lui-même chaque jour, mais depuis qu'il avait perdu la vue, il ne s'en était plus inquiété. A peine avait-il surpris la conversation qu'il interrogeait sa femme : « Pourquoi laisser les orchidées s'étioler et mourir de soif ? »

Comme elle lui demandait d'où il tenait l'information, il lui en raconta la raison. Elle se hâta d'aller vérifier : les plantes étaient en effet desséchées. Intriguée au plus haut point, elle attendit, cachée dans la chambre, et vit deux petits bonshommes, pas plus gros qu'un pois, sortir du nez de son mari ; ils finirent par franchir la porte en bourdonnant. Comme ils s'éloignaient, elle les perdit de vue. Un moment plus tard ils rentraient bras dessus, bras dessous, et volèrent jusqu'à son visage à la façon d'abeilles ou de fourmis ailées regagnant leur nid. Le manège se répéta ainsi deux ou trois jours de suite. Puis Fang entendit l'homoncule de gauche reprendre la parole : « Ce tunnel sinueux est bien incommode à nos allées et venues ! Mieux vaut percer une porte.

— Ce ne serait vraiment pas facile, mon mur est trop épais, rétorqua le petit bonhomme de droite.

— Je vais essayer de mon côté, répondit celui de gauche, si j'y parviens, on se met ensemble. »

Le lettré sentit au fond de l'orbite gauche une sorte de gratouillis suivi d'une impression de déchirure. L'instant

d'après, ouvrant l'œil, il vit distinctement les objets posés sur la table basse, nouvelle qu'il annonça joyeusement à sa femme. Elle l'examina : une petite fissure déchirait la membrane opaque, à travers laquelle brillait la prunelle telle un grain de poivre fendu.

Le lendemain matin l'opacité avait entièrement disparu. Une observation attentive révélait en effet une pupille double, tandis que la spirale opaque de l'œil droit restait en l'état. Fang comprit que les deux homoncules logeaient sous la même orbite. Quoique borgne, le jeune homme y voyait dès lors bien mieux que naguère avec les deux yeux.

Il se conduisit dès lors avec une retenue plus grande que jamais, loué dans tout le canton pour son éminente vertu.

Le chroniqueur de l'étrange :

Un lettré du pays se promenait avec deux amis quand il vit passer au loin une jeune femme qui conduisait un âne. « O la belle ! » se mit-il à chantonner plaisamment. Se tournant vers ses compagnons : « Poursuivons-la, en chasse ! » Ils s'élançèrent à bride abattue, riant les uns des autres. Elle fut rattrapée en un instant : c'était la femme de son fils ! Dépité et rouge de confusion, le lettré restait muet, incapable d'articuler la moindre parole. Feignant l'ignorance, les amis s'appliquaient à évaluer les mérites de la fille en termes des plus crus. Au comble de l'embarras, le beau-père finit par balbutier : « C'est l'épouse de mon fils aîné ! »

Chacun d'en rester là en riant sous cape.

Souvent le volage se met de lui-même dans une situation qu'il est amené à regretter : il n'est pire ridicule.

Quant à la cécité entraînée par la poussière lancée dans les yeux, n'est-ce pas une forme de cruelle rétribution

voulue par dieux ou diables ? On ne sait quelle divinité règne sur la Cité aux Hibiscus ; ne serait-ce point une incarnation de bodhisattva ? Quoi qu'il en soit, en s'ouvrant une porte, leurs petites Seigneuries ont fait la preuve que démons ou génies, si méchants soient-ils, n'ont jamais empêché quiconque de se régénérer.



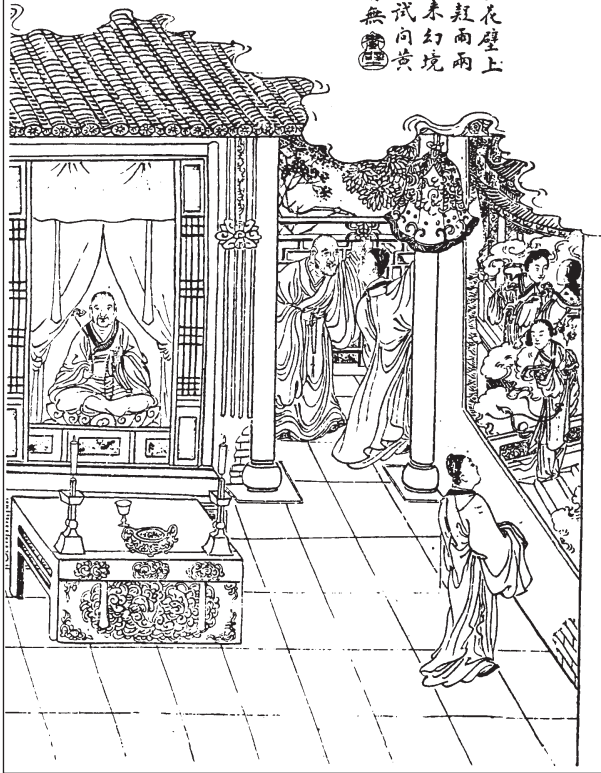
006 - La Fresque

Originaire du Jiangxi, Meng Longtan séjournait à la capitale en compagnie du licencié Zhu. Le hasard d'une promenade leur fit traverser un ermitage aux bâtiments et cellules de méditation de modeste dimension, désert sauf un vieux moine itinérant qui y avait suspendu sa robe. Voyant entrer des visiteurs, il rectifia sa tenue, sortit les accueillir et proposa de les guider selon leur bon plaisir. Le bâtiment principal abritait une statue de Sire Zhi, moine éminent de la secte de méditation. Les murs latéraux étaient couverts de peintures d'une si merveilleuse finesse que l'on en aurait cru les figures vivantes. Sur celui de droite, à l'est, était représentée parmi les nymphes célestes qui répandaient des pétales, une jeune fille à la chevelure pendante qui serrait une fleur, un doux sourire sur ses lèvres cerise prêtes à s'entrouvrir, les yeux comme sur le point de couler un regard enjôleur.

A force de la contempler, Zhu avait le cœur chaviré et l'esprit ravi sans même s'en rendre compte, car toutes ses pensées cristallisées sur cet objet l'avaient mis dans un

畫

微笑拈花壁上
珠鞋玄鞋兩
模糊從未幻境
由心造試向黃
梁夢有無



état proche de l'hébétude. Tout à coup il se sentit flotter, comme s'il chevauchait nuées et brumes : il était entré dans la fresque !

La profusion des salles et pavillons lui fit comprendre qu'il n'était plus dans le monde des humains. Un vieux moine prêchait la Loi du Bouddha du haut d'une plateforme, entouré d'un grand nombre de religieux à l'épaule droite découverte. Zhu se tenait debout, mêlé lui aussi à la foule. Un moment après, se sentant discrètement tiré par la manche, il se retourna : c'était la jeune fille à la chevelure tombante qui lui souriait ! Elle repartit. Il la suivit sans la lâcher d'un pas le long de sinueuses galeries jusqu'à une maisonnette dans laquelle Zhu, hésitant, n'osait entrer. Elle tourna la tête, éleva la fleur qu'elle tenait à la main et, en la balançant, lui fit signe d'approcher, ce qui le décida à s'y précipiter.

Il n'y avait personne dans la chambre ; tout était calme : il la prit aussitôt dans ses bras sans qu'elle offrît grande résistance. Il s'ensuivit qu'elle lui accorda les plus intimes faveurs. Satisfaite, elle partit fermer les vantaux et, lui recommandant de se garder de tousser, promit de revenir à la nuit tombée. Il en fut ainsi deux jours de suite, jusqu'à ce que ses compagnes s'en aperçussent. Elles allèrent trouver ensemble le jeune homme et se mirent à taquiner la fille : « Un petit bonhomme déjà grand dans le ventre, comment peux-tu jouer les vierges avec ta coiffure échevelée ! »

Et de lui apporter épingles à cheveux et boucles d'oreilles en la pressant de se nouer un chignon. La fille, honteuse, ne soufflait mot.

« Mes sœurs ! s'exclama l'une d'elles, ne nous attardons pas ici, de peur de déplaire à qui vous savez ! »

Elles s'éclipsèrent en gloussant de rire. Le garçon contemplait sa bien-aimée coiffée d'un haut chignon aux

volutes vaporeuses barrées d'un phénix incliné, encore plus ravissante que les cheveux dénoués. Personne à l'horizon : ils en vinrent bientôt aux privautés les plus hardies, enivrés de senteurs de musc et d'orchidée. Soudain, avant même qu'ils fussent parvenus au terme de la jouissance, se firent entendre le martèlement brutal de bottes de cuir et le cliquetis de chaînes entrechoquées, suivis de vociférations et clameurs. La fille se redressa en sursaut, jetant avec Zhu un coup d'œil furtif : c'était un envoyé en armure d'or, au visage plus noir que laque, fers au bras et massue à la main, entouré de toute la bande des filles.

« Etes-vous au complet ?

— Oui ! répondirent-elles.

— Si l'une de vous dissimule quelqu'un d'ici-bas, qu'elle se dénonce sur-le-champ si elle tient à s'épargner de plus graves ennuis !

— Il n'y a personne », répliquèrent-elles, d'une même voix.

L'envoyé se retourna et, de son regard d'aigle, semblait sur le point de fouiller la cachette. Morte de peur, la jeune femme avait le visage plus gris que cendres froides. Elle ne sut que souffler, affolée, à Zhu : « Cache-toi donc sous le lit ! » Elle-même ouvrit une petite porte basse aménagée dans le mur et s'y faufila précipitamment.

Prostré, le jeune homme n'osait respirer. L'instant d'après, le bruit des bottes pénétrait dans la chambre, puis ressortait.

Comme la clameur du tumulte commençait à s'éloigner, il se sentit un peu plus rassuré, mais à la porte les discussions, les allées et venues ne cessaient point. Recroquevillé depuis si longtemps, il sentait ses oreilles bourdonner et ses yeux brûler. Sa position devenait intenable. Force lui était pourtant d'attendre calmement le

retour de la fille, sans plus songer à ce qui l'avait amené en pareille situation.

Resté pendant tout ce temps dans la salle, Meng Longtan cherchait des yeux Zhu qu'il ne voyait plus. Dans le doute, il s'enquit de lui auprès du vieux moine qui répondit en riant : « Il est allé écouter un prêche.

— Où ?

— Pas bien loin. »

Un moment plus tard, le moine entreprit de l'appeler en tambourinant du doigt sur le mur : « Cher donateur, il est temps de rentrer, pourquoi tant prolonger la visite ! »

Aussitôt apparut dans la fresque l'image de Zhu, redressé, l'oreille tendue, comme s'il avait mal saisi.

« Il y a belle lurette que ton compagnon de promenade t'attend », reprit le moine.

Il se détacha soudain du mur et, flottant, descendit, hébété, raide comme une bûche, le regard fixe et les jambes molles.

Fort alarmé, Meng l'interrogea sans rien brusquer : c'est qu'à peine caché sous le lit, expliqua Zhu, il s'était fait interpeller d'une voix de tonnerre ; il avait alors quitté la chambre pour voir ce qui se passait. Ils regardèrent la jeune personne qui tenait une fleur : au lieu de la chevelure pendante de naguère, elle portait un élégant chignon relevé en spirale. Abasourdi, Zhu salua mains jointes le vieux moine et lui en demanda la raison. Celui-ci répondit en riant : « L'illusoire naît de l'esprit humain. Quelle explication pourrait vous en donner votre humble serviteur ? »

Zhu gardait l'air contraint et restait d'humeur maussade, tandis que Meng, l'esprit choqué, soupirait, déconcerté. Ils se levèrent aussitôt et descendirent les marches vers la sortie.

Le chroniqueur de l'étrange :

Que l'illusoire soit création de l'homme est genre de propos profondément sensé. D'un esprit libidineux naissent les situations scabreuses et d'un esprit scabreux vient l'épouvante. Lorsqu'un bodhisattva instruit un novice ignorant, mille illusions se forment, toutes mises en mouvement par le mental. Il y avait mis « l'amour d'une mère » : dommage qu'à l'énoncé de ces paroles il ne soit parvenu à l'illumination radicale qui lui aurait permis d'entrer dans la montagne, cheveux au vent.



007 - Incursion d'un griffon des montagnes

Voici ce que m'a raconté Sun Taibai :
Mon arrière-grand-père s'était alors retiré au monastère du Fossé des Saules dans les monts du Sud pour étudier au calme. Rentré dans sa famille à l'époque de la moisson des blés, il revenait à son lieu de retraite après y avoir passé une dizaine de jours.

Il ouvre la porte de son cabinet de travail et trouve sa table couverte de poussière, la fenêtre encombrée de toiles d'araignée. Ce ne fut que le soir, après l'avoir fait nettoyer et balayer par son domestique, qu'il se sentit enfin d'humeur à s'asseoir, frais et dispos. Il épousseta alors le châlit, étendit la literie, tira la barre qui bloquait la porte et posa la tête sur l'oreiller. Le clair de lune illuminait déjà la fenêtre entière.



山崎
 鷺同排圍魯飛雁方相
 依稀氣象伴奴僕靜聽
 公倭述爭看衾上爪痕苗

Incursion d'un griffon des montagnes

Il se tourne et retourne un bon moment. Les mille et un bruits cessant, tout devient silence. Tout à coup s'élève le ululement d'une bourrasque tandis que se fait entendre le grincement du portail de l'entrée du monastère. Il se dit que les moines avaient dû oublier de le bloquer. Son attention éveillée, il perçut le sifflement du vent se rapprochant de son habitation. L'instant d'après c'était le vantail de la porte de sa cabane qui s'écartait, à son grand étonnement. Avant même qu'il eût mis ordre à la confusion de ses pensées,

le vacarme pénétrait dans la pièce, accompagné d'un martèlement de bottes qui s'approchait de l'entrée de l'alcôve. L'épouvante commençait à le gagner. Peu après s'ouvrait le portillon de l'alcôve.

Tournant vivement les yeux, il voit l'entrée obstruée par une créature gigantesque qui se courbait ; elle se redresse tout à coup devant la couche, le visage presque à hauteur des poutres, couleur de la peau de potiron. Ses yeux lançaient des éclairs ; elle tournait autour de la pièce, regardant de tous côtés et ouvrant une gueule énorme, aussi large qu'une bassine, aux crocs espacés, longs de plus de trois pouces ; le claquement de sa langue résonnait dans sa gorge avec un bruit sonore qui se répercutait contre les quatre murs.

Mon arrière-grand-père était au comble de la peur ; mais à si courte distance, songeait-il, il n'est d'autre issue que de tenter de la poignarder dès que l'occasion s'en présente. Il dissimule dans sa manche le couteau qu'il portait à la ceinture et qu'il avait glissé sous l'oreiller, dégaine brusquement et, lui assenant un coup en plein ventre, ne produit qu'un bruit de jarre choquée. Rendu furieux, le monstre tend d'énormes griffes pour s'emparer de sa proie. Mon arrière-grand-père eut un mouvement de recul et se recroquevilla,

si bien que, ne saisissant que la couverture qu'il arracha, le démon partit avec, fumant de rage.

Entraîné par la couverture, mon arrière-grand-père était tombé et gisait à terre, hurlant au secours. Les gens accoururent, torches en main. Ils trouvèrent la porte close comme à l'accoutumée. Il leur fallut forcer la fenêtre. Quelle ne fut pas leur stupeur en découvrant l'état dans lequel se trouvait la pièce !

Mon arrière-grand-père ne put commencer à raconter ce qui s'était passé qu'après avoir été relevé et porté sur le lit. Vérifiant en commun l'état des lieux, on découvrit la couverture coincée dans la fente du portillon de l'alcôve. Quand on tira le vantail pour examiner la couverture sous la lumière, on y reconnut une marque de griffes aussi large qu'un van ; les cinq doigts avaient partout transpercé le tissu de part en part.

Au lever du jour, n'osant rester un moment de plus, mon arrière-grand-père prit son coffret à livres sur l'épaule et rentra chez lui.

Par la suite, les moines interrogés affirmèrent qu'aucun autre phénomène étrange ne s'était reproduit au monastère.



008 - *Lamie mordue*

Shen Lin m'a raconté : L'un de mes amis, un homme d'un certain âge, faisait la sieste un jour d'été lorsqu'il vit une femme écarter le store et entrer. Elle se dirigeait vers



文 鬼

何物黎邱
攪夜闌齒
牙冷濺血
沈瀾老翁
吐罷夫人
笑合作終
南進士看

慎

Lamie mordue

les appartements intérieurs, en jupe de chanvre, toile blanche autour de la tête et sur le devant de la poitrine. Il se demanda si ce n'était pas quelque voisine qui rendait visite à l'une des femmes de la maison, mais à la réflexion : « Qui se permettrait d'entrer aussi cavalièrement chez les gens en habits de deuil ? » Il en était encore à s'interroger, en proie au doute et à l'inquiétude, que déjà elle reparais-sait. Il put la détailler à loisir : une trentaine d'années, le teint bouffi et jaune ; des sourcils contractés lui donnaient un air redoutable. Pire : au lieu de suivre son chemin, elle s'approchait lentement du lit. Il fit semblant de dormir pour observer ce qui allait s'ensuivre.

La voilà qui lève sa jupe, monte dans le lit et pèse de tout son poids sur son ventre : il avait l'impression d'être écrasé sous trois cents livres ! Son cœur battait la chamade. Il aurait voulu lever bras et pieds, mais se sentait paralysé comme s'il avait les mains et les jambes liées. Il voulait crier, appeler à l'aide, mais restait désespérément inca-pable d'émettre le moindre son. La femme s'était mise à flairer son visage : les joues, le nez, les sourcils, le front, partout. De ses lèvres glacées sortait une haleine qui le pénétrait jusqu'aux os.

Dans le péril extrême où il se trouvait, lui vint une idée : la mordre au moment où elle descendrait plus bas. Elle atteignit en effet bientôt le menton. Il en profita pour la mordre de toutes ses forces à la pommette, plantant ses dents dans la chair. Sous le choc de la douleur, elle s'écarta, se débattant et geignant. Il mordit de plus belle ; il sentait le sang lui couler sur le menton et mouiller le bord de l'oreiller. Au pire moment de la lutte qui les mettait aux prises, il entendit soudain la voix de sa femme par-delà la cour. De crier aussitôt au fantôme : à peine avait-il relâché ses mâchoires que la démonsse s'enfuit, envolée !

L'épouse, qui s'était précipitée, n'avait rien vu. Elle se moquait de l'égarement de son mari quelle jugeait venir d'un cauchemar. Il lui conta l'étrange aventure et lui affirma que le sang devait en prouver la réalité. Il le lui fit constater : on aurait dit de l'eau d'infiltration qui aurait coulé sur l'oreiller et imbibé la natte. Ils se penchèrent pour la humer : elle était d'une extrême puanteur fétide. Cet ami fut alors secoué de violents vomissements. Des jours et des jours plus tard, il lui en restait encore un soupçon d'affreuse odeur dans la bouche.



009 - Renard attrapé

Sun, un vieil homme qui n'avait pas froid aux yeux, était l'oncle paternel aîné de Qingfu, un parent par alliance.

Un jour qu'il faisait la sieste, il eut l'impression de quelque créature qui serait montée dans son lit et se sentit flotter, comme chevauchant brumes et nuées. « Ne serait-ce pas un renard de cauchemar ? » pensa-t-il. Il observa la chose plus attentivement : c'était une créature au pelage jaune, la gueule d'un bleuté qui descendait jusqu'au bord des pattes. Elle avançait en rampant, comme si elle craignait de le réveiller. Collée contre son corps, elle progressait non sans hésitations ; à son contact il se sentait les jambes paralysées, les cuisses sans force. Lorsqu'elle atteignit le ventre, il se redressa brusquement, la plaqua contre lui et l'attrapa par le cou. La bête eut beau hurler de frayeur, elle ne put se dégager. Il appela en toute

捉狐

已擒復逝竟成
空指顧倉皇一
瞬中結帶如環
環不解元邱校
尉太玲瓏

（印）



Renard attrapé

hâte sa femme pour qu'elle lui liât la taille avec une ceinture. Puis, retenant les deux bouts du lien, il nargua la créature : « On dit que vous êtes experts en transformation. Maintenant que tu es sous mes yeux, montre-moi donc ce que tu sais faire ! »

A peine avait-il fini sa phrase que l'animal, contractant son ventre, devint aussi mince qu'un tube et se serait échappé si le vieux Sun, stupéfait, n'avait eu la présence d'esprit de resserrer vigoureusement le lien. La bête se gonfla le ventre qui devint alors gros comme un bol et si dur qu'il était impossible de le réduire ; puis, le relâchant, elle se rétracta de nouveau.

De peur qu'elle ne s'échappât, il demanda à sa femme de la tuer sur-le-champ. Prise de court, elle cherchait des yeux de tous côtés, ne sachant plus où le couteau se trouvait. Le temps de tourner la tête vers la gauche pour le lui indiquer, la bête avait disparu, lui laissant en main l'anneau vide de la cordelette.



010 - Le Monstre des blés noirs

Il y avait à Longmont un vieil homme passionné de travaux agricoles, dénommé An.

A l'automne, quand les blés noirs sont mûrs, on les fauche et les entasse sur le talus des diguettes. Comme la présence de pillards de récolte au village voisin exigeait la plus grande vigilance, il avait ordonné à ses ouvriers de profiter du clair de lune pour les transporter sur l'aire de



Le Monstre des blés noirs

battage. Lui-même restait de garde sur place, attendant leur retour après le chargement. Il s'était donc couché à la belle étoile, sa hallebarde lui servant d'oreiller.

Les paupières lourdes, il était sur le point de s'assoupir lorsqu'il entendit soudain le craquement caractéristique d'éteules de blé noir piétinées. Un malandrin ? se demanda-t-il. Il leva précipitamment la tête : un diable géant, de plus de dix pieds, barbe hirsute et chevelure rousse, se tenait à deux pas de lui ! Bien qu'épouvanté, il n'avait d'autre solution que de bondir sur pieds, se dresser bravement et lui porter un coup violent. Le monstre poussa un hurlement de tonnerre et disparut. Dans la crainte de le voir revenir, le vieil homme s'en retourna, hallebarde à l'épaule. Rencontrant les ouvriers en chemin, il leur raconta ce qu'il avait vu et leur déconseilla d'aller plus loin. Ils ne le crurent qu'à moitié.

Le lendemain on mettait le blé à sécher quand, soudain, se fit entendre un bruit dans l'espace. « Le monstre ! Il arrive ! » s'écria, effrayé, le vieil homme, avant de prendre la fuite. Les autres en firent autant. Quand ils se furent rassemblés un moment plus tard, An donna la consigne de disposer un bon nombre d'arcs et d'arbalètes en vue de l'accueillir à bonne distance. Il revint en effet dès le lendemain. Au sifflement de plusieurs flèches décochées simultanément, la créature prit peur et s'éclipsa, sans réapparaître de deux ou trois jours. Le grain était engrangé, mais la paille en désordre restait à ramasser. An donna l'ordre de la mettre en meule, et y grimpa lui-même pour la tasser, à une hauteur de plusieurs pieds. Tout à coup, regardant au loin, il s'écria, alarmé : « Le monstre arrive ! »

Le temps à chacun de chercher arcs et flèches, le monstre s'était jeté sur le vieux tombé à la renverse. Le diable reparti après l'avoir mordu au front. On monta

voir : il lui avait arraché un morceau de l'os frontal gros comme la paume d'une main. Le vieil homme avait perdu connaissance. On le porta chez lui où il décéda à la suite de cette blessure.

On ne revit plus le monstre et l'on ne sait de quelle créature démoniaque il s'agit.



011 - Sortilèges d'une maison hantée

Sieur Li de Longmont était un neveu du ministre de la Justice. Toutes sortes de sortilèges étranges se produisaient dans sa résidence.

Un jour il aperçut sous l'appentis un banc d'été couleur chair, fort lisse et brillant. Comme il ne l'avait jamais remarqué auparavant, il s'en approcha pour le caresser : en suivre les courbes de la main donnait presque l'impression d'une douceur charnelle. Mal à l'aise, il s'en écartait, lorsque, se retournant brusquement, il vit les quatre pieds bouger et le meuble entrer lentement dans le mur. Puis il aperçut, posée contre la paroi, une longue canne de bois blanc, soigneusement polie. Comme il s'avançait pour l'essayer, elle lui glissa des mains, tomba et pénétra en serpentant dans le mur où elle ne disparut qu'au bout d'un certain temps.

En l'an 17 de l'ère Kangxi, l'étudiant Wang Junsheng y ouvrait une école. A la tombée du jour, alors que les lampes venaient d'être allumées, il s'étendit sur le lit sans même enlever ses chaussures. Voilà qu'un minuscule

妖宅
身得桐棺入
室繞嬰：有
女泣麻線何
人卧榻驚相
觀疑入焦僮
國裏米



Sortilèges d'une maison hantée

bonhomme d'à peine plus de trois pouces lui apparaîût, venant du dehors ; il fait un petit tour et repart. Il revient un moment plus tard, portant à l'épaule deux petits tabourets qu'il dépose au milieu de la salle, aussi fins que les jouets en paille de millet dont se servent les enfants. Peu après deux lilliputiens transportaient un cercueil, long d'environ quatre pouces, qu'ils placèrent sur les tabourets. A peine avaient-ils fini de l'installer qu'une femme entrait, amenant plusieurs servantes et valets, tous aussi minuscules les uns que les autres. Elle était en deuil, la taille serrée par une corde de chanvre et la tête enveloppée d'un morceau de toile. Se cachant la bouche de sa manche, elle sanglotait à petits cris pas plus forts qu'un bourdonnement de grosse mouche.

Les observant longuement à la dérobée, le garçon finit par sentir ses poils se hérissier et comme une nappe de givre l'envelopper. Aussi, poussant un grand cri, il prit brusquement la fuite, mais s'effondra au pied du lit, saisi de convulsions et incapable de se relever. Lorsque les gens de l'établissement se furent rassemblés, au bruit qu'il faisait, les lilliputiens s'étaient évaporés.



012 - Wang, l'ami d'un humble pêcheur

Se dénommé Xu, qui habitait au faubourg nord de Zichuan, vivait de la pêche. Chaque nuit, il emportait du vin au bord de la rivière et buvait tout en se livrant à son métier. Il ne manquait jamais de répandre d'abord une



Wang, l'ami d'un humble pêcheur

libation sur le sol en prononçant l'invocation solennelle : « Pour que vous ayez à boire, ô fantômes des noyés en cette rivière ! » Tandis qu'il arrivait aux autres de ne rien prendre, lui seul remplissait toujours ses paniers.

Un soir, comme il venait de se verser une rasade en solitaire, parut un jeune homme qui tournait timidement autour de lui. Xu lui offrit à boire et ils continuèrent à trinquer de bon cœur, de si bon cœur que le pêcheur ne captura pas le moindre poisson de la nuit. Remarquant sa mine un peu dépitée, le jeune homme se leva en lui proposant : « Permets-moi d'aller en aval te chasser des poissons. » Sur ce, il partit comme s'il avait des ailes et revint un moment plus tard annoncer : « Les poissons arrivent en grand nombre ! »

On entendait en effet les bruits d'aspiration et de déglutition d'un banc entier. Xu jeta le filet et ramena plusieurs pièces, toutes de plus d'un pied. Au comble de la joie, il lui exprima sa gratitude et lui offrit des poissons quand il fut sur le point de rentrer. Le jeune homme refusa : « Mon insignifiante personne ne saurait prétendre à la moindre récompense après s'être tant de fois imbibé de ton excellent breuvage. Mon seul vœu, si tu ne le rejettes, serait de rendre permanent le lien que nous avons noué.

— Nous ne venons de passer qu'une soirée ensemble. Que signifie "tant de fois" ? Que tu condescendes à m'accorder pour toujours tes égards, en vérité, que puis-je souhaiter de plus ? Mais je suis confus de n'avoir rien d'autre à t'offrir qui puisse porter témoignage des sentiments que je te porte. »

Comme Xu lui demandait son nom, le jeune homme répondit : « Wang est mon nom de famille, mais je ne possède pas d'appellatif. Quand nous nous reverrons, appelle-moi donc Wang Six. »

Sur ce, il prit congé. Le lendemain, Xu vendit le poisson et put s'acheter un peu plus de vin. Le soir, à son arrivée au bord de la rivière, le jeune homme était déjà là. Ils trinquèrent donc joyeusement. Après avoir vidé plusieurs coupes, Wang poussait chaque fois le poisson au bénéfice de Xu.

Il en fut ainsi pendant six mois, jusqu'au jour où Wang lui annonça brusquement : « Ce me fut un rare bonheur de faire ta connaissance et tu m'es devenu plus cher qu'un frère de mon propre sang, mais le temps de la séparation est arrivé. »

Ses paroles étaient empreintes d'une telle tristesse que Xu, alarmé, le questionna. Sur le point de parler, Wang s'arrêta, se reprit, enfin s'expliqua : « D'une amitié telle que la nôtre, que dire, sauf retenir son admiration ? Maintenant que nous allons nous quitter, qu'importe de te le révéler clairement ! Je suis en fait un fantôme. J'ai toujours aimé le vin et c'est plongé dans l'ivresse que je me suis noyé il y a quelques années, ici même. Si ta pêche a été constamment meilleure que celle des autres, c'est que je chassais secrètement les poissons vers toi en remerciement des libations que tu nous versais. Demain s'accomplira la rétribution du destin : j'aurai un remplaçant et m'en irai me réincarner. Nous nous réunissons ce soir pour la dernière fois : comment pourrais-je ne pas en être affecté ? »

Le premier mouvement de Xu fut de ressentir une vive frayeur, mais leur intimité était si ancienne qu'elle chassa bientôt la peur. Aussi, est-ce avec des sanglots étranglés qu'il répondit en remplissant une coupe : « Bois, mon ami, ne te désole plus : il y a bien de quoi s'affliger dans la brutale interruption de nos rendez-vous, mais l'accomplissement de ton destin t'apporte la délivrance dont il convient de nous féliciter. Tristesse n'est point de saison ! »

Ils se mirent à trinquer à cœur joie. Puis Xu lui posa la question : « Qui sera ton remplaçant ?

— Observe les berges, ami cher, lorsque le soleil sera au zénith. Ce sera une femme qui va se noyer en cherchant à traverser la rivière. »

Ils avaient entendu les coqs du village chanter : force leur fut de se quitter en versant des larmes.

Le lendemain, Xu guettait attentivement le bord de l'eau dans l'attente de l'étrange événement. Il survint en effet une femme qui portait un bébé et qui tomba à l'eau dès qu'elle eut atteint la rivière. Elle avait jeté sur la rive l'enfant qui pleurait en agitant bras et jambes. La femme sombrait puis refaisait surface ; ceci se répéta à maintes reprises, jusqu'à ce que soudain, s'agrippant à la berge, elle ressortît, dégoulinante. Après s'être brièvement reposée sur la terre ferme, elle reprit dans ses bras l'enfant et s'en fut droit devant elle.

Le spectacle de la noyade était insupportable au bon cœur de Xu et son premier mouvement aurait été de se précipiter à son secours, s'il n'avait été retenu à la pensée qu'elle devait remplacer son ami. Que la femme s'en fût sortie par ses propres moyens lui faisait douter de l'accomplissement de ce que Wang lui avait annoncé.

Au crépuscule, Xu regagna son lieu de pêche habituel. Le fantôme revint alors lui dire : « Nous nous revoyons aujourd'hui ! Plus question de séparation ! »

Comme il en demandait la raison, Wang lui expliqua : « La femme devait me remplacer, mais j'ai eu pitié de l'enfant qu'elle portait dans ses bras : deux vies auraient été sacrifiées pour en sauver une seule. Voilà pourquoi j'y ai renoncé. J'ignore quand se présentera la prochaine occasion. La raison en est peut-être que le lien qui nous unit tous deux n'était pas encore destiné à être rompu.

— Pareil esprit de charité mériterait de toucher l'Empereur d'En Haut ! » s'exclama dans un soupir Xu.

Ils se rencontrèrent dès lors comme naguère.

Quelques jours plus tard, Wang revenait annoncer son départ. Xu pensa qu'il s'était trouvé un nouveau remplaçant.

« Non, répliqua-t-il, le sentiment de compassion que j'avais éprouvé l'autre fois a bel et bien ému le Ciel. Je viens de recevoir la charge de génie protecteur de la terre de Wuzhen dans la sous-préfecture de Zhaoyuan. Il me faut rejoindre le poste demain. Si tu n'oublies pas notre vieille amitié, passe me voir sans craindre les difficultés d'une longue route ! »

Xu le félicita : « Tu mérites pleinement cette divinisation, qui est d'un grand réconfort pour un cœur humain. Mais hommes et dieux suivent des voies séparées. Quand bien même je ne redouterais pas les épreuves du voyage, comment se revoir ?

— Il te suffit de partir. Ne t'inquiète pas du reste ! » Wang s'en fut non sans avoir beaucoup insisté.

Rentré chez lui, Xu voulut aussitôt préparer ses bagages pour descendre vers l'est. Sa femme se moquait de lui : « C'est à plusieurs centaines de lis d'ici ! A supposer que la localité existe vraiment, il y a tout lieu de craindre que la communication avec une idole de glaise ne soit impossible. »

Xu n'en fit qu'à sa tête et atteignit finalement Zhaoyuan. Interrogés, les habitants lui confirmèrent l'existence de la localité de Wuzhen. Il finit par trouver le bon endroit et, après avoir reposé ses épaules meurtries dans une auberge, demanda où se trouvait le sanctuaire.

« Est-ce que votre nom ne serait pas Xu ? lui dit l'aubergiste d'un air surpris.

- Si. Comment le savez-vous ?
- Ne seriez-vous pas de Zichuan ?
- Si. Comment le savez-vous ? »

L'homme sortit brusquement sans prendre le temps de répondre. Un instant plus tard une foule bigarrée se présentait, les maris portant les enfants, les filles et les femmes restant à épier au portail. Ils formaient un cercle compact tel un mur d'enceinte.

« Nous avons vu en rêve il y a deux ou trois nuits le dieu de la localité qui nous a déclaré : "Mon ami Xu de Zichuan doit arriver d'un moment à l'autre. Je compte sur vous pour lui fournir toute aide nécessaire. Il y a longtemps que j'attends d'avoir l'honneur de le recevoir" », lui expliquèrent des gens dans la foule.

Ce fut au tour de Xu de s'émerveiller. Il se rendit donc au sanctuaire présenter des offrandes et prononcer l'invocation suivante : « Depuis notre séparation tu n'as plus quitté mes pensées, en veille comme dans le sommeil, en ce long cheminement qui me permet de remplir la promesse d'antan. Je grave en mon cœur le sentiment de reconnaissance que m'inspire le soin que tu as pris de te révéler en rêve aux habitants. Je suis confus de n'avoir rien d'autre à t'offrir que cette coupe de vin. Si tu veux bien l'accepter, vide-la en souvenir de nos agapes au bord de la rivière ! »

L'invocation achevée, il brûla du papier-monnaie. L'instant d'après un tourbillon s'élevait derrière le bâtiment ; il ne s'apaisa qu'au bout d'un long moment.

Dans la nuit, Xu rêva que Wang venait à lui pour le remercier, en costume et bonnet de cérémonie resplendissants, fort différents de la tenue du jeune homme timide d'autrefois : « Que tu aies pris la peine de venir de si loin t'enquérir de ma personne m'arrache des larmes de joie. Toutefois le poste infime dont j'ai la charge rend

inoportune une rencontre face à face. Je me désole du fond du cœur de ces quelques pas qui nous séparent à l'instar d'une haute montagne ou d'un large fleuve. Les habitants t'offriront de modestes présents en récompense des bontés dont tu m'avais comblé. Quand la date de ton retour sera fixée, je me ferai un devoir de te raccompagner. »

Quelques jours plus tard, Xu voulut rentrer. Les gens firent tout ce qu'ils purent pour le retenir, l'invitant matin et soir, jour après jour. Mais Xu tint bon, résolu à repartir. On le combla d'enveloppes et de paquets tout au long de la matinée du départ, chacun se disputant l'honneur de lui apporter quelque chose. Toute la population se rassembla à la sortie du village, depuis les têtes chenues jusqu'aux jeunes enfants. Soudain se leva la tornade d'un vent en forme de corne de bélier qui le suivit sur plus d'une dizaine de lis.

« Merci de ta sollicitude, ne te donne pas la peine de m'accompagner si loin, ami très cher, insistait Xu en se confondant en salutations, la bonté dont est animé ton cœur te suffira pour assurer le bonheur de toute la région sans recommandations de ton vieil ami. »

La tornade finit par disparaître après avoir longtemps tourbillonné.

De retour, Xu vécut dans l'aisance, une aisance assez grande pour l'amener à renoncer à la pêche. Il ne manquait jamais d'interroger les gens de Zhaoyuan qu'il avait l'occasion de rencontrer : leur divinité protectrice demeurerait à la hauteur de sa réputation.

Certains prétendent que la localité en cause serait le Domaine de la Fosse de Pierre dans la sous-préfecture de Zhangqiu. Je ne sais qui a raison.

Le chroniqueur de l'étrange :

Se trouver élevé à la hauteur des nuages dans le ciel sans oublier les temps obscurs de la misère : c'est ce qui lui vaut d'avoir été placé parmi les dieux. Qui, aujourd'hui, roulant en char dans les richesses et la grandeur, reconnaîtrait encore l'ami en chapeau de paille de pêcheur ?

Dans mon canton je connais un homme vivant retiré, dont la famille se trouvait dans une extrême pauvreté. L'un de ses amis d'enfance occupait une charge qui lui procurait de gras émoluments. L'homme sans moyens forma le projet de se donner à lui. Sûr de la pleine sollicitude de ce vieil ami, il épuisa ses dernières ressources dans la préparation du voyage, franchit en hâte mille lis, mais son équipée se termina par l'échec complet de ses espérances. La bourse vide, il ne put retourner au pays qu'en vendant sa monture et fut la risée des jeunes cousins du clan. Ils composèrent pour l'occasion ce lampon de saison qui le brocardait :

Grand frère est arrivé,

Son bonnet de martre ôté,

Point de baldaquin à déployer.

Cheval contre âne avait troqué :

En disent long ses bottes usées !

Mieux vaut en rire qu'en pleurer en se le remémorant !





013 - Pour le vol d'une pêche

C'était à l'époque où, encore écolier, je m'étais rendu aux examens de la préfecture dont la session coïncidait avec les fêtes de printemps. Un vieil usage voulait que, la veille, chaque corporation de marchands se rendît en procession avec fanfare et chars décorés jusqu'au siège de la direction provinciale. On appelait cela « mettre en scène le printemps ». Des amis m'invitèrent à les accompagner et à s'amuser du spectacle. Il y avait ce jour-là un mur de badauds tant la foule était dense. Dans la salle quatre dignitaires étaient assis, se faisant face, à droite et à gauche, tous en rouge. J'étais alors d'un âge trop tendre pour reconnaître leur rang. On n'entendait qu'un brouhaha de conversations dans le tintamarre assourdissant des tambours et trompettes. Soudain un homme se présenta, conduisant un garçon à la chevelure dénouée ; il s'avança, palanche à l'épaule, et semblait faire une déclaration dont je ne pus saisir le moindre mot dans le vacarme de mille clameurs. Je ne pus que voir les rires qu'il avait provoqués dans la salle. Un garde en noir lui intima aussitôt l'ordre de jouer. Obtempérant, l'homme se releva et demanda : « Jouer quoi ? »

On se concertait en haut de la salle. Un préposé descendit lui demander en quoi il excellait.

« Je sais renverser l'ordre des productions saisonnières », répliqua-t-il.



偷桃

此日官民作勝游
 演春俗例舊傳流
 戲從天上階升去
 擲地僊桃曼倩偷



Pour le vol d'une pêche

Le préposé rapporta la réponse aux mandarins. Peu après il redescendait commander des pêches.

L'homme de l'art acquiesça, ôta sa veste pour en couvrir son panier et s'exclama, affectant un air excédé : « Tes chefs ne sont vraiment pas compréhensifs ! Où trouver des pêches alors que la glace n'a pas encore fondu ? Si je n'en obtiens pas, je vais irriter ces messieurs assis face au sud, j'en ai bien peur. Que faire ?

— Vous avez déjà acquiescé, père. Comment vous dérober maintenant ? » insista le fils.

A l'issue de longues hésitations, le magicien déclara : « J'ai mûrement réfléchi : où en trouver ici-bas dans la neige encore épaisse de ce début de printemps ? Il ne saurait y en avoir que dans le verger de la Mère-Reine de l'Ouest où les fruits ne se flétrissent jamais. La seule solution est d'aller en voler au ciel.

— Aïe ! objecta le fils, comment monter au ciel ?

— Je connais un moyen. »

Il ouvrit le panier, en sortit une corde enroulée longue de plusieurs dizaines de toises, en arrangea un bout et la lança en l'air : la corde resta suspendue dans l'espace comme accrochée à quelque chose d'invisible. Elle montait plus haut à chaque lancer et finit par disparaître dans les nuages, ne lui laissant plus rien dans les mains. Il fit alors appel à son fils : « Par ici, mon garçon ! Vieux, lourd et maladroit comme je le suis, je serais incapable d'y monter. Il faut que tu y ailles ! »

Il lui tendit la corde : « Tiens ça pour y grimper. »

Le garçon prit un air renfrogné. Sur un ton plein de rancœur : « C'est de la folie furieuse, papa ! Avec cette corde d'un seul filin ? Tu veux que je me fie à ça pour monter à une hauteur de dix mille toises ? Si elle casse à mi-course, je me brise les os. »

Le père força la voix, plus pressant encore : « J'ai promis : il n'est plus temps d'avoir des regrets. Je t'en prie : vas-y ! Ne rechigne donc pas à la peine. Si tu parviens à en dérober une, il y aura une récompense de cent pièces d'or, de quoi te marier à une jolie fille. »

Le garçon se décida enfin à saisir la corde et grimpa en spirale, mains en mouvement et pieds à leur suite, comme l'araignée sur sa toile. Il atteignit les nuées et fut bientôt hors de portée des regards. Un bon moment plus tard, une pêche de la grosseur d'un bol tomba. Ravi, le magicien la ramassa et la présenta à ces messieurs de la grande salle publique, qui l'examinèrent longuement les uns après les autres sans parvenir à savoir si elle était vraie ou fausse. Tout à coup la corde s'abattit à terre. « Malheur ! se récria l'homme de l'art, on m'a coupé la corde là-haut : que va-t-il advenir de mon fils ! »

Un moment plus tard, quelque chose tombait. Il alla voir : c'était la tête de l'enfant ! Il l'éleva des deux mains en sanglotant : « Il a sûrement été surpris par le gardien en train de voler des pêches : c'en est fini de mon cher fils ! »

Peu après ce fut la chute d'une jambe, puis d'autres membres jusqu'à ce que tout le corps y fût passé. En proie à la douleur, le magicien en ramassait les morceaux un à un pour les mettre dans le panier dont il referma le couvercle.

« Je n'avais que ce fils qui m'accompagnait partout, du nord au sud. Il a fallu qu'à la suite de votre ordre impératif, l'impitoyable destin l'ait aujourd'hui inopinément frappé d'aussi cruelle façon ! Il me faut l'emporter et l'enterrer. »

Sur ces mots, il s'avança dans la salle et s'agenouilla : « Pour une pêche, tuer mon enfant ! Si vous prenez en pitié le pauvre homme que je suis en consentant à contribuer aux frais des funérailles, je vous tresserai les nœuds d'une éternelle reconnaissance. »

La stupeur était générale. Chaque membre de l'assistance lui fit un don en métal précieux. L'illusionniste fourrait le tout dans sa ceinture. Puis il tapota le panier en appelant : « Mon petit Baba, qu'attends-tu pour te montrer et remercier nos généreux donateurs ? »

Soudain une tête de gosse échevelé poussa le couvercle. Il sortit et se prosterna face au nord : c'était son fils !

Le tour était si extraordinaire que je m'en souviens encore. Je me suis laissé dire par la suite que la secte du Lotus blanc savait le pratiquer. Faut-il supposer que cet homme en était un épigone ?



014 - Le Poirier magique

Un paysan vendait des poires au marché, des fruits Usucrés et parfumés à souhait, mais à un prix famimeux. Devant la charrette un prêtre taoïste mendiait, la robe en loques et le bonnet déchiré. « Ouste ! » avait beau grommeler le campagnard, le religieux ne s'éloignait pas. Exaspéré, le paysan en vint à proférer des insultes.

« Alors que tu disposes de plusieurs centaines de poires sur ta voiture, le vieux prêtre en haillons que je suis ne t'en mendie qu'une. A quoi bon piquer pareille colère pour une perte si minime, bien cher protecteur ? » se borna-t-il à répondre.

Les témoins de l'algarade engageaient le vendeur à se débarrasser de l'intrus en lui abandonnant l'une des plus mauvaises poires, mais le paysan ne voulait pas en démordre.



種梨

任教澄各徧人家天道原來
是什透頃刻花開次刻實
神仙內戲警貪頑

福

Le Poirier magique

Finalement, le garçon de la taverne voisine, excédé par l'esclandre qui lui cassait les oreilles, sortit quelques sous pour en acheter une et la donner au prêtre qui le remercia en s'inclinant. Puis il se tourna vers la foule : « Nous autres religieux qui avons quitté nos familles ne comprenons plus ce qu'est l'avarice. Je possède d'excellentes poires que je me ferai un plaisir de vous offrir.

— Puisque t'en as, pourquoi ne pas manger des tiennes ? grommela l'un des badauds.

— C'est que j'ai tout particulièrement besoin de ces pépins-là pour réussir la plantation. »

Sur cette réplique, il prit la poire à deux mains et se mit en devoir de la croquer à belles dents. Avant de la finir, il en recueillit les pépins dans le creux de la main, détacha le piolet qu'il portait à l'épaule, creusa le sol à une profondeur de quelques pouces et les y enfouit en les recouvrant de terre. Pour l'arrosage, il demanda à des gens du marché un peu d'eau chaude. L'un des curieux alla chercher dans une boutique voisine de l'eau bouillante que le prêtre versa froidement sur le trou. Tous les regards s'étaient tournés vers lui. On vit la pousse sortir, puis croître. L'instant d'après, la voilà devenue un arbre aux branches luxuriantes. Soudain ce fut la pleine floraison et aussitôt après le voilà chargé de gros fruits, délicieusement parfumés. L'arbre entier en était couvert. Le prêtre se mit à les cueillir en partant de la cime et à les donner aux spectateurs. En un clin d'œil tout fut distribué. Ceci fait, le religieux s'attaqua à l'arbre à coups de piolet : il lui fallut un bon moment pour l'abattre. Puis il le hissa à l'épaule, avec son vaste feuillage, et s'en fut tranquillement à pas lents.

Le paysan s'était mêlé à la foule dès le début des opérations auxquelles avait procédé le prêtre. Il tendait le cou, fasciné, au point d'oublier son éventaire. Ce n'est que

lorsque le taoïste fut parti qu'il revint à sa charrette : elle était vide ! Il comprit enfin : c'étaient ses propres fruits que le religieux venait de distribuer si généreusement. Puis il remarqua que l'un des bras du véhicule avait disparu, fraîchement scié. Indigné, outré, il se lança précipitamment sur les traces du prêtre : au coin du mur gisait abandonné le timon brisé. Le tronc de l'arbre abattu, c'était donc cela ! Quant au taoïste, impossible de savoir où il était passé.

Le marché entier en fit des gorges chaudes.

Le chroniqueur de l'étrange :

Ce n'est pas sans raison que les gens du marché se gaussent du stupide comportement de cet ahuri. Combien de fois n'ai-je point vu, dans le pays, de ces riches que l'on appelle « nobles roturiers » prendre une mine renfrognée dès lors que de bons amis sollicitent le prêt d'un peu de riz, et se mettre à calculer : « Mais c'est la dépense de plusieurs jours ! »

Leur demande-t-on d'aider quelqu'un en grave difficulté ou de nourrir une personne sans soutien, ils s'emportent et font les comptes : « Mais c'est de quoi nourrir cinq ou dix bouches ! »

Même entre père et fils, même entre frères, ils comptent le moindre grain, le dernier scrupule : c'est le comble ! Par contre ils vident leur bourse sans rechigner lorsque le jeu ou la luxure les égarent. Ils sont prêts à racheter leur vie à n'importe quel prix, quand ils ont le couteau sur la gorge. Des exemples de ce genre, on ne finirait pas de les énumérer ! N'accablons pas trop ce paysan borné.



015 - *L'Ermite des monts du Labeur*

À la sous-préfecture vivait un jeune Monsieur Wang, le septième fils d'une vieille famille du pays. Entiché de taoïsme depuis l'adolescence, il avait entendu parler des nombreux immortels qui peuplaient les monts du Labeur. Sacoche à livres au dos, il partit donc y faire une randonnée. Au sommet qu'il avait escaladé lui apparut un temple à l'écart de tout. Un prêtre taoïste aux cheveux blancs qui lui tombaient jusqu'au cou s'y tenait assis en méditation sur une natte de prière, rayonnant d'une tonifiante spiritualité. Le jeune homme se prosterna et engagea la conversation. Les arguments de l'ermite se révélaient d'une si merveilleuse profondeur qu'il le pria de bien vouloir l'accepter parmi ses disciples.

« Je crains que tu n'aies été élevé trop douillettement pour travailler aussi dur.

— J'en serai capable », assura le jeune homme.

A la tombée du jour les disciples, fort nombreux, se rassemblèrent. Lorsque Wang eut salué chacun en se prosternant, on le retint au temple. Le lendemain, à l'aube, le maître appela son nouveau disciple, lui mit une hache dans les mains et l'envoya avec les autres couper du bois. Wang se conformait aux instructions avec une telle diligence qu'au bout d'un mois il avait pieds et mains couverts d'ampoules. Ne pouvant plus en supporter davantage, il nourrissait secrètement l'intention de rentrer.



L'Ermite des monts du Labeur

Un soir, à son retour du travail, il vit deux étrangers qui trinquaient avec le maître. Le soleil venait de se coucher sans qu'on se fût soucié d'allumer lampes ou chandelles. Le taoïste prit une feuille de papier qu'il découpa en forme de miroir rond et colla sur le mur ; l'instant d'après, le clair de lune inondait la pièce d'une lumière si brillante que l'on aurait distingué la pointe d'un poil ! Les disciples faisaient cercle, s'empressant de servir les hôtes.

« L'ineffable plaisir d'une si merveilleuse nuit ne saurait qu'être partagé », décréta l'un des convives en prenant un pichet de vin qu'il offrit aux disciples en les invitant à boire tout leur soûl.

« Nous sommes sept ou huit, pensait Wang, comment ce pichet pourrait-il suffire à régaler tout ce monde ? »

Chacun se hâtait de chercher coupes ou bols pour passer en premier, dans la crainte d'un tarissement prématuré du récipient. Mais les rasades qu'ils se versaient généreusement à chaque tournée ne diminuaient aucunement le contenu du pichet. Etonnant !

Un moment plus tard, l'autre invité prenait la parole : « Merci de nous avoir procuré ce beau clair de lune. Dommage de boire sans accompagnement musical ! Pourquoi ne pas faire appel à la belle Chang'e réfugiée dans la lune ? »

Il jeta l'une de ses baguettes dans la lune : on vit une beauté émerger de la lumière ; au début d'à peine un pied de haut, elle prit une taille normale en touchant terre. Svelte, le cou élancé, elle exécuta avec une grâce ailée la danse de la robe d'arc-en-ciel. Puis elle se mit à chanter :

O immortels, immortels !

Reviendrai-je ?

Ne me laissez à l'ombre de Vaste Froidure !

Sa voix pure, d'une magnifique ampleur, était plus brillante que flûtes et hautbois. Le tour de chant achevé, elle s'éleva en tournoyant en l'air, se posa sur la table et, à la stupeur générale, redevint baguette. Les trois convives éclatèrent de rire.

« La soirée est vraiment des plus agréables, reprit l'un d'eux, mais ne dépassons pas les limites que s'accorde le bon buveur. Avant de nous séparer, allons trinquer une dernière fois au palais de l'astre de la nuit ; qu'en pensez-vous ? »

Les trois convives se levèrent et entrèrent dans la lune lentement, aux yeux de tous : assis là-bas, ils buvaient, barbes et sourcils aussi nettement visibles que s'ils étaient reflétés dans un miroir. Un moment plus tard, la lune s'assombrit peu à peu. Les disciples durent allumer des chandelles. Le maître restait assis seul, ses convives comme envolés. Il y avait des reliefs du repas sur la table. La lune collée au mur n'était plus qu'un quelconque rond de papier de la dimension d'un miroir.

« Vous avez assez bu ?

— Oui ! répondirent les disciples.

— Dans ce cas, il vaut mieux vous coucher tôt pour ne pas négliger les travaux du lendemain, faire les foins, ramasser le bois à brûler. »

Obtempérant, tous se retirèrent. Rempli d'une sourde admiration, Wang mit de côté l'idée de rentrer chez lui. Un autre mois s'écoula. Il n'en pouvait plus, mais le maître ne lui avait pas encore enseigné le moindre secret de son art. Incapable d'attendre plus longtemps, il prit congé : « Votre disciple a franchi des centaines de lis afin de pouvoir bénéficier de votre enseignement, Maître. Quand bien même je ne saurais prétendre obtenir le secret de longue vie, être initié à quelque petit tour me consolera

de mes aspirations déçues. Voilà deux ou trois mois que je pars dès l'aube couper du bois pour ne rentrer qu'à la nuit tombée, cela sans l'expérience d'un aussi dur labeur chez moi.

— Je te l'avais bien dit, sourit le taoïste, que tu ne pourrais supporter de pénibles travaux, ce qui se vérifie aujourd'hui. Bon, je te renverrai demain matin.

— A moi qui me suis donné tant de mal, Maître, enseignez-moi donc un petit quelque chose, de sorte que je ne sois pas venu pour rien !

— Que veux-tu que je t'enseigne ?

— Je vous vois aller et venir, Maître, sans qu'aucun mur ne vous arrête. Si seulement je pouvais en obtenir le secret, je serais content. »

L'ermite y consentit en riant. Il lui communiqua la formule, la lui fit réciter et lui cria : « Traverse ! »

Le nez contre le mur, le jeune homme n'osait y entrer. « Essaye donc ! » répéta le maître.

Wang finit par avancer, mais si lentement qu'au moment de franchir l'obstacle, le mur l'arrêta.

« Fonce tête baissée, sans hésitation ! » lui répéta le prêtre taoïste.

Le disciple recula de quelques pas, prit son élan et traversa en courant si bien qu'arrivé au mur, il eut la sensation qu'il n'y avait rien. Il regarda derrière lui : il était bel et bien passé de l'autre côté et se trouvait dehors ! Ravi, il revint remercier avec effusion le maître qui le mit en garde : « Rentré chez toi, il faudra te conduire convenablement ; sinon, la formule deviendrait inefficace. »

Sur cette recommandation, il le renvoya chez lui avec un pécule pour le voyage.

Rentré dans sa famille, Wang se vanta d'avoir rencontré des immortels et de savoir traverser les murs, si solides

fussent-ils. Comme sa femme restait incrédule, il décida de recommencer l'expérience devant elle. Posté à quelques pas du mur de la chambre, il fonça la tête la première. Elle heurta si durement la paroi que le malheureux s'écroura. Sa femme l'aida à se remettre sur pied ; que vit-elle alors ? Au front, l'enflure d'une bosse de la grosseur d'un œuf de belle taille ! Comme elle se payait sa tête, Wang, partagé entre la honte et la rancœur, ne sut que se répandre en imprécations contre la dureté de ce mauvais plaisant d'ermite.

Le chroniqueur de l'étrange :

Qui n'éclaterait de rire en écoutant cette histoire ? Mais se rend-on compte qu'ici-bas les gens tels que Wang sont légion ? Du moment que se présentent de vils ambitieux préférant la douceur des poisons à l'amertume des remèdes, les flagorneurs, prêts à sucer leurs abcès et lécher leurs hémorroïdes, devantent leurs désirs en leur vantant l'art d'imposer leur prestige par la violence. « Poussez-vous en imposant ces procédés, leur assurent-ils, vous pourrez agir à votre guise sans rencontrer d'obstacle. »

Au début ils opèrent avec un succès considérable qui leur paraît concluant. Ils pensent dès lors pouvoir agir ainsi partout dans le monde et ne pourront être renversés tant que leur situation ne les aura confrontés à un mur.





016 - *Le Moine de Longue Pureté*

Un moine de haute et irréprochable conduite vivait à Longue Pureté. Il semblait en pleine santé à soixante-dix ans passés. Mais ne voilà-t-il pas qu'un beau jour il s'effondra pour ne plus se relever. Les moines se précipitèrent à son secours : il était entré dans le calme parfait du trépas. Tandis que son âme s'envolait jusqu'à la frontière de la province voisine du Henan, lui-même ne s'était pas rendu compte qu'il était mort.

Là-bas le fils d'une vieille famille de notables chassait le lièvre au faucon à la tête d'une dizaine de cavaliers. Son cheval s'emballa. Il fit une chute mortelle. La rencontre venait à point nommé : l'âme errante du moine s'unit aussitôt au corps inanimé qui reprit donc vie.

L'escorte fit demi-tour pour s'enquérir de son état.

« Où suis-je ? » s'exclamait le ressuscité en ouvrant les yeux. On le porta chez lui. A son entrée, minois poudrés et sourcils fardés s'étaient rassemblés afin de prendre de ses nouvelles.

« Je suis moine, protestait l'accidenté, rempli d'inquiétude, comment suis-je donc arrivé ici ? »

Persuadés que leur jeune maître délirait, ses gens s'appliquaient à lui tirer les oreilles afin de lui faire reprendre ses esprits. N'y comprenant rien, le moine finit par fermer les yeux et se tenir coi. Refusant vin ou viande, il ne mangeait que si du millet grossier lui était servi. La nuit



Le Moine de Longue Pureté

il tenait à dormir seul, repoussant les services de sa femme ou de ses concubines.

Quelques jours plus tard lui prit l'envie de faire quelques pas, ce dont tous se réjouissaient. Mais à peine était-il sorti et faisait-il une courte pause que les domestiques, armés de cahiers et registres, l'assaillaient de demandes variées concernant l'épuration des comptes.

Se déroband à tout, il mit un terme aux sollicitations en prétextant la grande faiblesse dans laquelle l'avait mis l'accident.

« Connaissez-vous la sous-préfecture de Longue Pureté dans la province du Shandong ? » Telle était la seule question qu'il posait.

« Oui, nous connaissons, répondait un chacun.

— Mon oisiveté me pèse : j'aimerais y faire un tour et voir du pays. Veuillez préparer sur-le-champ mes bagages. »

On eut beau lui faire valoir qu'à peine guéri, il devait éviter un si long déplacement, il ne voulait point en démordre. Il partit dès le lendemain et, arrivé à Longue Pureté, eut l'impression de ne l'avoir quitté que la veille, retrouvant de lui-même le chemin du monastère sans avoir besoin de le demander.

A la vue de ce noble visiteur, les quelques novices présents le reçurent avec les plus grandes marques de respect.

« Où s'en est allé le patriarche ? leur demanda-t-il.

— Notre maître s'est naguère transformé. »

Comme il voulait savoir où se trouvait la tombe, on l'y conduisit. C'était un tumulus isolé, haut de trois pieds, que l'herbe ne couvrait pas encore. Les moines se demandaient dans quelle intention il était venu leur rendre visite. Il faisait déjà préparer le cheval dans le but de s'en retourner :

« Votre maître observait les commandements : il convient de conserver précieusement ce qu'il a laissé et de ne rien laisser s'abîmer. »

Il repartit après avoir obtenu leur assentiment. Mais à peine rentré, il restait assis, l'air vide, immobile comme une bûche, sans s'inquiéter le moins du monde des affaires domestiques.

Quelques mois plus tard, il prenait la fuite et se rendit droit à son ancien monastère, déclarant aux disciples qui se regardaient en riant et se demandaient s'il n'avait pas l'esprit dérangé : « Je suis votre maître ! »

Il leur exposa comment son âme avait fait retour et leur précisa quelques détails de la vie qu'il avait menée : tout concordait. Enfin convaincus, les disciples l'invitèrent à réoccuper sa cellule et le servirent comme ils l'avaient fait naguère.

Sa famille vint par la suite à maintes reprises, avec voitures et chevaux, le supplier de revenir. En vain. Il ne leur accordait pas la moindre attention. Un an et plus s'étant écoulé, sa femme lui dépêcha le majordome chargé de présents. Or ou soieries, il refusa tout, sauf une robe de toile.

S'il arrivait à des amis de passer dans le pays, ils ne manquaient pas de lui rendre respectueusement visite, impressionnés par le calme et la foi sincère de cet homme qui, à l'âge où l'on se fixe, la trentaine, racontait chaque fois son expérience vécue alors qu'il était un septuagénaire.

Le chroniqueur de l'étrange :

A la mort l'âme humaine se dissout. Si elle ne le fait à mille lis de distance, c'est que le défunt avait su fixer sa nature. Ce qui m'apparaît étrange chez ce moine, ce n'est

pas tant la réincarnation que sa constance à vouloir échapper au monde en rompant avec celui du luxe et de la séduction, cela même après y avoir pénétré.

S'il suffit d'un clin d'œil pour que l'esprit sombre sous le charme des effluves de musc et d'orchidée, au point de se priver de la mort recherchée, à combien plus forte raison lorsqu'il s'agit d'un moine !



017 - Le Charmeur de serpents

X, de la commanderie de l'Est, vivait de son métier de charmeur de serpents. Il avait élevé et dressé deux serpents, l'un comme l'autre de couleur verte, aussi appelait-il le plus gros Vert l'Aîné et le plus petit Vert le Cadet. Ce dernier avait une tache rouge au front ; c'était le plus docile et le plus intelligent ; il se lovait sur commande, faisait tout ce qu'on lui demandait. Le charmeur de serpents l'aimait autrement plus que l'autre.

Un an plus tard Vert l'Aîné vint à mourir. Il songeait à le remplacer, sans avoir eu l'occasion de le faire. Après une nuit passée dans un ermitage de montagne, il s'aperçut à l'aube, en soulevant le couvercle du panier, que Vert le Cadet avait disparu à son tour. La mort dans l'âme, il se mit à sa recherche, fouillant tous les recoins, l'appelant désespérément : pas le moindre signe de sa présence. Il l'avait pourtant souvent lâché dans les hautes herbes et les forêts épaisses, libre de revenir à sa convenance. Il se résigna donc à s'asseoir et à l'attendre, espérant que le

蛇人

蛇木森頑性獨
靈相依不香影
隨形如何世上
微恩者不及山



Le Charmeur de serpents

serpent reviendrait de lui-même. Le soleil était déjà très haut dans le ciel. Perdant tout espoir, il repartait, abattu, quand à quelques pas du portail il entendit un frôlement du côté de broussailles enchevêtrées. Surpris, il s'arrêta pour mieux observer : c'était Vert le Cadet qui revenait ! Il était au comble de la joie, comme s'il avait mis la main sur le plus précieux des trésors. Lorsqu'il déchargea son épaule pour se reposer au coin de la route, le serpent s'arrêta tout aussi subitement. C'est alors qu'il remarqua qu'un autre petit serpent le suivait. Il dit à Vert le Cadet en le caressant : « Moi qui te croyais perdu. C'était donc que tu avais un petit compagnon à me recommander ! »

Il sortit de quoi manger pour les deux serpents. Le plus petit se recroquevillait sans oser toucher à quoi que ce fût, mais ne cherchait pas à s'enfuir. Il fallut que Vert le Cadet lui apportât la nourriture dans sa gueule, tout comme l'aurait fait un maître de maison par égard pour ses hôtes. A la seconde tournée, le nouveau venu accepta de manger et, le repas fini, entra dans le panier en compagnie de son aîné.

Le charmeur de serpents les emporta pour le dressage : le nouveau se montrait d'une parfaite obéissance, en rien différent de Vert le Cadet. Il lui donna donc le nom de Vert le Petit. Leurs tours, montrés aux quatre orient, lui rapportèrent d'inépuisables profits.

Or, en règle générale, les charmeurs ne peuvent manipuler de serpents qui dépassent deux pieds. Ils sont alors trop lourds ; il faut en changer. C'est parce que Vert le Cadet était admirablement dressé qu'il avait tant tardé à s'en débarrasser. Deux ou trois ans plus tard, il faisait plus de trois pieds et remplissait à lui seul le panier où il couchait. Le charmeur prit donc la décision de le laisser partir.

Il se rendit un beau jour dans les montagnes à l'est de Zichuan, lui offrit un solide repas et le lâcha en lui souhaitant bonne chance. Mais à peine était-il parti que le serpent, revenu, rampait autour du panier.

« Va-t'en ! insistait le charmeur, il n'est de banquet qui ne se termine par la séparation des convives. Va désormais te cacher dans quelque profonde vallée où tu deviendras divin dragon, j'en suis persuadé. Tu ne saurais habiter indéfiniment ce minable panier ! »

A ce discours le serpent s'en fut. Le charmeur le suivait des yeux. Hors de sa vue, le serpent fit demi-tour, posa la tête sur le panier et refusa de repartir. A l'intérieur, Vert le Petit était agité de tremblements. L'homme comprit enfin : « Ne serait-ce pas que tu voudrais prendre congé du Petit ? »

Il ouvrit le panier. Le Petit en sortit aussitôt. Ils s'enlajaient la tête en tirant la langue, comme s'ils avaient beaucoup de choses à se raconter. Puis ils s'en allèrent en rampant de conserve. Alors qu'il pensait qu'ils ne reviendraient plus, l'homme aux serpents vit peu après le Petit esseulé approcher et réintégrer le panier où il s'endormit.

Par la suite, on eut beau lui chercher un compagnon, on ne trouvait rien de convenable. Or le Petit grandissait et devint à son tour incapable de jouer. On finit par trouver une bête aussi bien apprivoisée, mais de beaucoup inférieure à Vert le Petit devenu toutefois aussi gros qu'un bras d'enfant.

Quant à Vert le Cadet, il avait été souvent aperçu dans les montagnes par des bûcherons. Les années passant, il avait fini par atteindre une longueur de plusieurs pieds et la grosseur d'un bol, puis s'était mis à pourchasser les gens. Aussi les voyageurs avertis se gardaient-ils de se montrer sur ces chemins. Un jour que le charmeur de serpent lui-même passait de ce côté-là, il surgit avec la

violence d'une bourrasque. L'homme, affolé, se mit à courir, ce qui ne fit que précipiter la poursuite de son assaillant. Il se retourna : la bête était sur lui ! Mais, à la vue d'une majestueuse marque rouge au front du serpent, il comprit enfin que c'était son cher Vert le Cadet. Laisant tomber la charge qu'il portait, l'homme appela : « Vert le Cadet ! Mon Vert le Cadet ! »

L'animal s'arrêta net, garda longuement la tête dressée et, comme il avait l'habitude de le faire autrefois, entoura l'homme de son long corps. Celui-ci savait que c'était dans une bonne intention, mais son poids rendait pareille affection difficilement supportable ; le serpent relâcha heureusement son étreinte quand le charmeur, effondré, se mit à crier de façon implorante. Comme il touchait le panier de la tête, l'homme comprit ce qu'il voulait dire et l'ouvrit pour laisser sortir le Petit. Dès qu'ils se virent, les deux serpents s'enroulèrent, collés l'un à l'autre comme une torsade de berlingot mou, et ne commencèrent à se détacher qu'après un bon moment.

Pour le charmeur de serpents, ce fut l'occasion de souhaiter bonne chance au Petit : « Il y a longtemps que je voulais te faire mes adieux. Tu as un compagnon maintenant. » Se tournant vers le Cadet : « J'aimerais que tu l'emmènes, puisque tu l'avais amené. Une dernière recommandation : l'eau et la nourriture ne manquent pas au fond des montagnes : n'ennuyez plus les voyageurs au risque d'encourir les foudres du Ciel. »

Les deux serpents, baissèrent la tête, en signe d'assentiment, semblait-il. Ils se redressèrent brusquement, le grand en avant, le plus petit derrière, et se frayèrent un passage à travers les bois. Debout, l'homme les suivit longuement des yeux et ne repartit que lorsqu'il les eut perdus de vue.



Le Python blessé

Les gens purent dès lors emprunter leurs itinéraires habituels. Nul ne sait où les serpents s'en sont allés.

Le chroniqueur de l'étrange :

Ce serpent, qui n'est que bête rampante, s'est donc attaché au souvenir de l'ami de jadis. Bien plus, il a su réformer sa conduite sur une simple remontrance.

On ne peut que déplorer qu'il n'en soit pas toujours ainsi de l'homme. Il ne pense le plus souvent qu'à jeter la pierre au fond du puits où est tombée la relation avec laquelle il avait vécu dix ans bras dessus bras dessous, quand il ne s'agit pas du maître auquel on doit tant de bienfaits sur plusieurs générations. Et s'il ne s'agit de cela, il répond aux conseils salutaires qu'on lui prodigue par une froide indifférence, quand ce n'est avec colère et ressentiment.

Honte à nous devant ce serpent !



018 - Le Python blessé

Qu village de Champs des Hu, les deux frères Hu s'étaient engagés au fond d'une vallée écartée pour ramasser du bois à brûler. Ils tombèrent sur un énorme python. L'aîné, qui marchait en avant, fut englouti. Le premier mouvement du cadet, terrifié, fut la fuite, mais la vue de son frère serré dans la gueule de la bête le mit dans un tel état de fureur qu'il brandit sa hache et l'assena sur le crâne du serpent. Bien qu'atteint à la tête, celui-ci continuait à l'avaler. Le chef du frère avait disparu mais,

heureusement, l'animal ne parvenait pas à l'engloutir ; les épaules ne passaient pas.

Ne sachant que faire d'autre dans la précipitation de ce moment critique, le cadet lui saisit les pieds des deux mains et le disputa avec acharnement au python. Il finit par réussir à tirer son frère hors de la gueule de la bête blessée qui déguerpit en proie à la douleur.

Examinant son aîné, il le trouva à son dernier souffle, les oreilles et le nez complètement dissous. Il le hissa sur ses épaules et ne parvint chez lui qu'après avoir dû s'arrêter en chemin une dizaine de fois.

La victime ne se remit qu'au bout de six mois de traitements attentifs. Encore aujourd'hui, son visage n'est plus que cicatrices. A l'endroit des oreilles et du nez ne subsistent que des trous.

Pensez donc ! Que chez de simples paysans l'on trouve pareil dévouement fraternel ! « Si le python ne l'a occis, c'est qu'il a été touché par si noble vertu », a-t-on pu dire. Assurément !



019 - *Le Chien adultère*

X, marchand de Qingzhou, exerçait des activités commerciales en dehors de la province ; il lui arrivait couramment de passer une année entière sans rentrer chez lui. Ils gardaient à la maison un chien blanc ; l'épouse l'avait incité à des rapports charnels avec elle. Ainsi habituée, la bête en était devenue coutumière.

Vint le jour où le mari, de retour, se mit au lit avec sa femme. Le chien fit brusquement irruption, sauta sur la couche et mordit son maître jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

Par la suite la chose s'ébruita dans le quartier, provoquant l'indignation générale. On porta plainte auprès des autorités. Le magistrat soumit la femme aux instruments de l'interrogatoire. Comme elle se refusait aux aveux, il la fit incarcérer et ordonna d'amener le chien attaché. Il la fit alors comparaître. A la vue de sa maîtresse, le chien s'élança sur elle, lui déchira les vêtements et se mit en posture d'engager des rapports que la femme ne pouvait dès lors nier plus longtemps. Le préfet dépêcha deux gardes les livrer à la cour du gouverneur de la province, l'un chargé de l'humaine créature, l'autre de l'animal.

Ceux qui désiraient les voir copuler se cotisaient pour soudoyer les gardes qui tiraient alors de la geôle leurs prisonniers et les forçaient à s'accoupler. Au lieu où ceux-ci étaient détenus, se rassemblaient chaque fois des centaines de spectateurs, une aubaine pour les geôliers qui en tiraient de gros profits.

La femme et le chien furent par la suite tous deux voués à la mort par dépeçage pouce à pouce. Hélas !

Ah, vraiment il n'est rien qui ne puisse se produire en l'immensité du ciel et de la terre ! Mais cette femme, serait-elle donc la seule des créatures à visage humain à s'être accouplée à une bête ?

Le chroniqueur de l'étrange rendrait le jugement qui suit :

Galantes rencontres sur les bords de la Pu faisaient l'objet d'échanges de railleries au temps jadis ; les rendez-vous secrets parmi les mûriers étaient encore plus décriés.

Or, la prévenue, ne supportant le tourment qu'éprouve femme à se garder chaste, s'était laissée submerger par la pensée des joies de la chair interdite.

Le yaksha couché sous le lit se révéla n'être qu'une bête femelle de la maison. Le véloce chéri, en rentrant dans son trou, devint son secret amant. Devant la terrasse des nuages et de la pluie s'agite frénétiquement la queue de chien qui sert à compléter la fourrure de zibeline. Au creux du canton de douce chaleur, combien de coups de reins qui tirent son image ! Placée contre le cuir de la peau, l'âlène acérée perce d'un coup et dégage sa pointe. Les sentiments se nouent au col de la flèche ; à peine enfoncée jusqu'à l'empenne, elle prend racine.

L'idée même de rapports entre espèces différentes relève à vrai dire d'une pensée perverse. Même si le chien à longs poils, celui qui aboie contre l'adultère, l'eût lui-même pratiqué et, poussé par féroce jalousie, l'eût tué, la loi, selon les normes sévères des législateurs anciens, lui serait difficilement applicable. Bien qu'il ne soit une bête, l'homme peut l'être en fait : chair fétide souillée par l'adultère serait délaissée par tigres et loups !

Hélas ! Pour homicide et adultère, le dépeçage est à proposer, puisqu'il s'agit d'une femme ; quant au chien, coupable des mêmes crimes, il n'est prévu aucun châtiement qui lui soit propre au monde des vivants. En l'autre, une personne qui se conduit mal peut être condamnée à renaître chien. Mais pour le chien méchant, les cours infernales se trouveraient à court de moyens. Ne conviendrait-il pas de l'écarteler afin de poursuivre ses âmes et de les amener à Yama, le juge des enfers, pour l'interroger ?



020 - Dieu de la grêle

Venant d'arriver au poste où il avait été nommé dans l'ancien pays de Chu, Wang Yuncang se proposait de faire l'ascension du mont Dragon-Tigre dans l'intention de rendre visite au Maître céleste.

A hauteur du lac, à peine était-il monté en bateau qu'un homme, manœuvrant une petite barque, accostait et se faisait introduire par les bateliers. Wang le reçut. D'une grande prestance, le messenger tira de devant sa poitrine une carte du Maître céleste :

« Nous avons appris que votre noble escorte allait nous honorer de votre visite. Je suis envoyé pour vous accueillir en arbalétrier avant-coureur. »

Impressionné par cette prescience, Wang n'en fut que plus émerveillé de ses pouvoirs divins et s'y rendit avec un sentiment de sincère piété. Le Maître céleste avait disposé une collation pour le recevoir. La plupart des gens à son service n'avaient guère l'air de communs mortels, tant par le costume que par la coiffure et la barbe. Le messenger se tenait aussi à ses côtés. Un moment plus tard, il se penchait à l'oreille du Maître céleste qui se tourna vers Wang : « C'est un compatriote à vous. Ne le connaissez-vous pas ? »

Comme Wang lui demandait de qui il s'agissait, il ajouta : « Li Zuoju, le dieu de la grêle dont l'histoire a été transmise de génération en génération ! »

Le visage de Wang changea de couleur sous le choc de la surprise.



Dieu de la grêle

« Je vous en parle parce qu'il a reçu l'ordre de dispenser pluie et grêle. Il est sur le point de prendre congé.

— Où ? s'inquiéta Wang.

— Du côté de Zhangqiu. »

Comme ce territoire était limitrophe de son pays natal, Wang quitta sa natte pour supplier que ladite région fût épargnée.

« Comment se dérober à l'ordre sacré de l'Empereur d'En Haut ! La quantité de grêle prévue est chiffrée. »

Wang s'en désolait. Le Maître céleste resta longtemps plongé dans ses pensées, puis se tourna vers le responsable de la grêle : « En envoyant le plus gros dans les montagnes et les vallées perdues, il serait possible de ne pas trop endommager les récoltes. » Et il ajouta la recommandation : « En présence de notre invité de marque, de la civilité, pas de brutalité ! »

Le dieu sortit. Soudain, au milieu de la cour, de la fumée se produisit sous ses pieds et l'éther se mit à tourner au ras du sol. Un quart d'heure plus tard, une force puissante le soulevait à hauteur des arbres de la cour et bientôt plus haut encore, au-dessus des tours et pavillons. Enfin, dans un brutal coup de tonnerre qui fit trembler la salle et secoua la vaisselle, il s'envola vers le nord.

« C'est donc son départ qui s'accompagne d'éclairs ! s'écria Wang apeuré.

— Je l'avais mis en garde, précisa le Maître céleste, c'est pourquoi il a décollé en douceur. Sinon le départ aurait provoqué un vacarme épouvantable. »

Une fois rentré après avoir pris congé, Wang nota la date et l'heure avant de dépêcher des gens s'informer de la situation du côté de Zangqiu : une pluie violente accompagnée de grêle avait en effet éclaté ce jour-là ; rares étaient les plants atteints par les grêlons qui remplissaient rigoles et canaux.



Renard marie sa fille



021 - *Renard marie sa fille*

Le ministre Yin de Licheng avait connu la pauvreté dans sa jeunesse, mais il n'avait jamais manqué d'audace ni d'esprit d'initiative.

Il y avait à la sous-préfecture une vaste résidence d'une vieille famille, qui couvrait une superficie de plusieurs dizaines de *mu*. Le lacs de pavillons et autres bâtiments avait été déserté et laissé à l'abandon, à la suite de manifestations étranges et répétées. A la longue, les herbes folles avaient tout envahi et personne n'osait s'y aventurer, même en plein jour.

Il se trouvait que Yin buvait en compagnie de ses condisciples lorsque l'un des jeunes gens proposa par jeu : « Cotisons-nous pour offrir un banquet à qui se montrera capable de passer une nuit là-bas ! »

Yin sauta sur ses pieds : « Rien de plus facile ! » Prenant une natte sous le bras, il se dirigea vers la propriété hantée. Ses camarades l'accompagnèrent jusqu'au portail et lui dirent en plaisantant : « On t'attend ici un petit moment. Si jamais tu vois quelque chose, il faut nous donner l'alarme.

— Si je trouve fantômes ou esprits-renards, je me contenterai de vous en attraper un en guise de preuve. »

Sur cette réplique lancée en riant, Yin entra.

Les sentiers disparaissaient, envahis de souchets géants ; l'armoise poussait aussi serré que du chanvre. Le

croissant de la lune à son premier quartier fournissait heureusement une faible lueur jaunâtre qui permettait de distinguer portes et fenêtres. Progressant en tâtonnant, il finit par atteindre le pavillon à étage du fond. Monté sur la terrasse de la Contemplation de la Lune, il la trouva baignée d'une lumière si douce qu'il s'y attarda. L'astre de la nuit brillait à l'ouest, tel un fil qui aurait retenu la montagne. Yin resta longuement assis sans que rien d'anormal ne se produisît ; il riait intérieurement de ces rumeurs sans fondement. La natte étendue à même le sol, une pierre lui servant d'oreiller, il se coucha, contemplant dans le ciel clair les étoiles du Bouvier et de la Tisserande. Une veille s'était écoulée lorsque, les sens engourdis, il se laissa gagner par l'envie de dormir.

Au rez-de-chaussée se fit entendre un bruit de pas qui montaient, clopin-clopant. Feignant le sommeil, mais observant à la dérobée, Yin vit apparaître une servante qui tenait une lanterne en forme de lotus. L'apercevant tout à coup, elle eut un mouvement de recul, alarmée ; elle murmura à la personne qui la suivait : « Il y a un vivant, là !

— Qui ? demanda la personne en contrebas.

— Je ne sais pas. »

Peu après un vieil homme montait, s'approchait du dormeur et, l'ayant examiné, déclara : « C'est Yin, le ministre ; il est profondément endormi. Occupons-nous de notre affaire. Nous pouvons la mener à son terme : Son Excellence est homme généreux qui ne saurait y trouver à redire. » Il conduisit la servante plus loin à l'intérieur et fit ouvrir toutes les portes du pavillon.

Les allées et venues se multipliaient. A l'étage une profusion de lampes éclairait *a giorno*. Sa future Excellence se tourna légèrement, ne pouvant se retenir de tousser. Le

vieil homme l'entendit. Pensant que Yin s'éveillait, il s'avança et, agenouillé, lui annonça : « Votre humble serviteur a une fille qui s'apprête cette nuit même à prendre la pelle et le balai, c'est-à-dire à se marier. Nous n'avions pas pensé que nous dérangerions Votre Honneur et nous espérons que vous ne nous en tiendrez point trop grande rigueur. »

Yin se leva, le tira chaleureusement à lui et répondit : « J'ignorais tout de la joyeuse célébration de ce soir et je suis confus de n'avoir rien apporté pour vous présenter mes félicitations.

— La simple présence de Votre Honneur est un bonheur qui nous protégera de tout maléfice. Si vous condescendiez à nous tenir compagnie au banquet, nous serions comblés de la grâce que vous nous accorderiez. »

Yin y consentit avec plaisir. En entrant, il vit que tout avait été disposé magnifiquement dans la grande salle à l'étage. Puis la dame de céans, qui pouvait avoir la quarantaine, vint le saluer. « Mon humble épouse », précisa l'homme âgé. Yin s'inclina.

Un moment plus tard se fit entendre la musique stridente des orgues à bouche. Quelqu'un grimpa l'escalier quatre à quatre : « Il arrive ! » Le vieil homme se hâta d'aller l'accueillir. Debout à son tour, Yin l'attendait. Après une brève accalmie parut une cohorte de porteurs de lanternes de gaze qui conduisaient le marié, un beau et séduisant jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans. Le beau-père lui demanda de saluer d'abord leur hôte d'honneur. Comme le futur gendre levait les yeux sur lui, Yin répondit par la demi-courbette convenant à l'assistant du maître de maison. Puis, les salutations d'usage échangées entre gendre et beau-père, le jeune homme gagna sa place.

Alors, dans le défilé d'une nuée de minois poudrés et de sourcils fardés, vins et viandes répandirent leurs arômes et fumets sur les tables étincelantes du jade et de l'or des bols et gobelets. A l'issue de maintes tournées, le père demanda aux filles de prier la demoiselle de paraître. Elles acquiescèrent et disparurent à l'intérieur. On attendit longtemps. Personne ne venait. Il fallut que le vieil homme se levât, écartât les rideaux et la pressât de se présenter.

Plusieurs rangs de servantes et de duègnes se bousculaient autour de la mariée qui s'avancait dans un cliquetis de jades entrechoqués et dans les effluves du musc et de l'orchidée. Le père lui demanda de saluer, ce qu'elle fit. Puis elle se releva et s'assit auprès de sa mère. De discrets coups d'œil permirent à Yin de s'assurer que c'était une fille d'une beauté incomparable, sous l'éclat des bijoux et des boucles d'oreilles.

On but ensuite dans des hanaps d'or de grande contenance, plusieurs pintes ! Yin pensa que c'était précisément ce genre d'objet qu'il convenait d'emporter comme preuve de son aventure auprès de ses condisciples : il en glissa un subrepticement dans sa manche, puis, feignant l'ivresse, s'accrochant aux tables, finit par s'écrouler et s'assoupit.

« Son Excellence a trop bu », se dit un chacun.

Un bon moment s'écoula sans autre incident. Yin entendit le nouveau marié prendre congé et redescendre dans un grand remue-ménage tandis que les orgues à bouche reprenaient leur tintamarre. Le cortège reparti, le maître de maison fit ramasser la vaisselle : un hanap manquait. On chercha partout, en vain. Quelqu'un souffla que l'hôte endormi devait y être pour quelque chose. Le vieil homme se hâta de le faire taire, craignant par-dessus tout que Son Excellence n'eût surpris la conversation.

Un bon moment plus tard, le silence régnant au-dehors comme à l'intérieur, Yin se décida enfin à se lever. Dans l'obscurité où l'avaient replongé les lampes éteintes, il ne percevait plus que le parfum des fards et l'odeur de l'alcool qui imprégnaient les quatre murs. Voyant l'orient blanchir, il sortit comme si de rien n'était, tâta sa manche et y sentit la présence du hanap. Ses compagnons l'attendaient déjà au portail, voulant s'assurer qu'il n'était pas parti dans la nuit pour ne revenir qu'au petit matin. Yin produisit le hanap. Comme tous l'interrogeaient, stupéfaits, il leur raconta par le menu ce qui s'était passé. Ils le crurent d'autant plus volontiers que l'objet n'était pas du tout de ceux qu'un pauvre lettré pouvait posséder.

Bien plus tard, lorsque Yin obtint le grade de docteur et fut nommé à Feiqiu, un dénommé Zhu, de vieille famille mandarinale, l'invita chez lui et, à cette occasion, ordonna de servir à boire dans des gobelets géants. Rien ne venait. Une petite esclave s'approcha du maître pour lui parler au creux de l'oreille en se cachant la bouche de la main. La colère empourprait le visage de ce dernier. Peu après il présentait à son hôte un hanap en or, l'invitant à boire. L'examinant attentivement, Yin constata qu'il ne différait en rien de ceux des renards, tant par la forme que par le détail des ciselures. Fort intrigué, il demanda où l'objet avait été fabriqué.

« Le service en comprend huit en tout, lui répondit son hôte, à l'époque où il exerçait de hautes fonctions à la capitale, mon père avait découvert un excellent artisan dont il avait personnellement surveillé le travail. C'est devenu un trésor de famille que nous préservons avec le plus grand soin depuis bien longtemps. Je viens de les faire tirer de la malle à l'occasion de la visite que Votre Excellence daigne nous rendre. Comme il n'en reste plus

que sept, je serais enclin à suspecter de vol l'un de mes domestiques, si les sceaux et la poussière accumulée depuis dix ans n'étaient restés intacts : une disparition parfaitement inexplicable.

— Des ailes ont dû pousser à votre hanap en or, répliqua en riant Yin, mais trésor soigneusement gardé de génération en génération ne saurait se perdre. Je possède un objet qui ressemble vraiment beaucoup aux vôtres : il me faut vous l'offrir. »

Dès son retour à sa résidence officielle, après le banquet, Yin enveloppa le hanap et le lui fit envoyer au grand galop. La surprise du maître de maison fut à son comble quand il eut fini de l'examiner attentivement. Il vint en personne remercier le sous-préfet et lui demander d'où venait l'objet. Yin lui raconta son aventure de bout en bout.

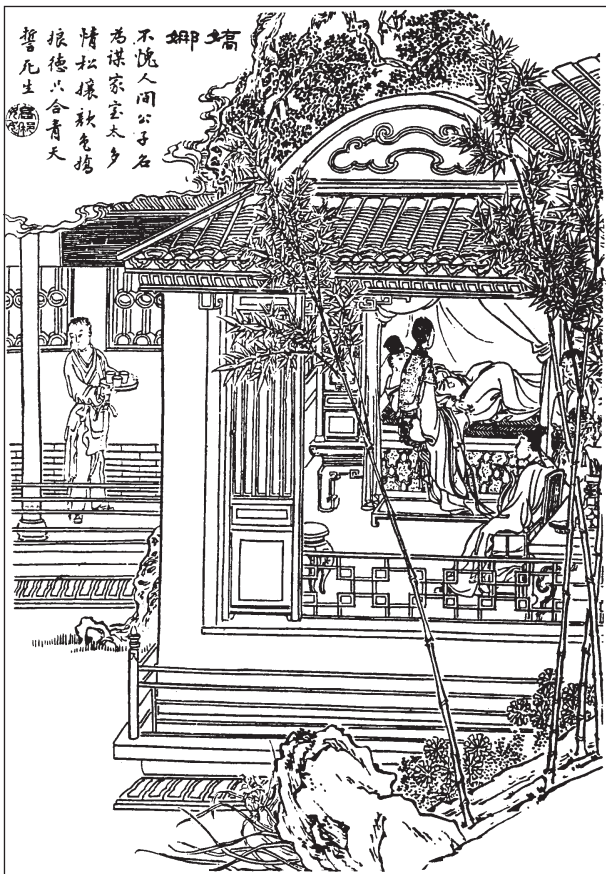
Ils comprirent enfin que si les renards sont capables de subtiliser des choses à mille lieux de distance, ils ne se permettent jamais de se les approprier définitivement.



022 - Grâce

Le bachelier Kong Xueli, de la sainte descendance de Confucius, était un garçon ouvert, discret et raffiné. Il pratiquait la poésie avec bonheur.

Parmi ses condisciples, l'un de ses amis les plus intimes, ayant été nommé sous-préfet à Tiantai, lui avait envoyé un message pour l'inviter à le rejoindre. Kong s'y rendit, mais, hélas, pour apprendre à son arrivée le décès récent



Grace

de son ami. Abattu et dépourvu de ressources suffisantes pour s'en retourner, il trouva un gîte au monastère de Putuo dont les moines l'employèrent en échange à faire des copies.

A une centaine de pas à l'ouest de l'établissement religieux, s'étendait la résidence de Maître Shan, fils d'une vieille famille qui s'était ruinée dans un interminable procès. Il avait déménagé à la campagne avec le petit nombre de gens qui lui restaient attachés, laissant la propriété à l'abandon.

Un jour, dans le silence d'une grosse chute de neige qui avait chassé tout voyageur, Kong passait par hasard devant leur portail quand il en vit sortir un beau jeune homme d'allure élégante. Le remarquant à son tour, celui-ci s'empressa de le saluer et, après quelques mots aimables, le pria de l'honorer de sa visite en s'inclinant. Le garçon lui plut tant d'emblée qu'il accepta volontiers et le suivit à l'intérieur. Les pièces n'étaient pas très spacieuses. Partout étaient suspendus des rideaux de brocart. Un grand nombre de peintures et de calligraphies anciennes étaient accrochées aux murs. Sur la table était posé un livre dont l'étiquette indiquait : *Notules d'un périple lointain*.

Il le feuilleta : c'était un texte qui lui était complètement inconnu. S'il habite la résidence des Shan, il doit être le maître de maison, pensa Kong sans plus se soucier de s'enquérir de sa position et de ses relations dans les hautes sphères mandarinales. Le jeune homme, par contre, après l'avoir minutieusement interrogé sur son voyage, lui conseilla, poussé par la compassion, de dresser tentures et de recevoir des élèves, c'est-à-dire d'ouvrir une école privée.

« Où trouverais-je l'émule de Cao Qiu qui se chargerait d'établir la réputation nécessaire au voyageur perdu que je suis ?

— Si vous ne me trouvez trop médiocre, j'aimerais m'incliner à vos pieds. »

Kong se réjouit de sa proposition mais, n'osant s'arrogér la position de maître, il le pria de le traiter en ami. Finalement il lui posa la question : « Pourquoi la résidence est-elle restée si longtemps close ?

— C'était le palais des Shan dont l'héritier est parti habiter à la campagne il y a des lustres. Voilà pourquoi elle est vide depuis si longtemps. Votre serviteur se nomme Huangfu et sa maison ancestrale se trouve au Shaanxi, loin à l'ouest. Comme elle a brûlé à la suite d'un feu de prairie, nous nous sommes provisoirement installés ici. »

Kong se rendit enfin compte que le jeune homme n'était nullement de la famille des Shan. Ils passèrent la soirée ensemble à rire et à deviser avec un tel plaisir que Kong se laissa retenir à partager la même couche. Aux aurores un domestique se trouvait dans la pièce, occupé à ranimer le charbon des braseros. Le jeune homme se leva le premier pour passer dans les appartements, tandis que Kong restait assis, emmitouflé sous les couvertures. On vint lui annoncer : « Notre très respecté maître arrive ! »

Le bachelier se leva d'un bond. Un noble vieillard entra, à la barbe et aux favoris de givre, et se tourna courtoisement vers Kong en s'excusant de son intrusion : « Merci, Maître, de ne pas avoir rejeté mon fils borné et d'avoir consenti à le faire bénéficier de votre enseignement. Mon jeune garçon en est encore à barbouiller des pattes de mouche : il ne faut pas le traiter en égal par pure amitié... »

Sur ces mots, le vieillard lui présenta un habit de brocart, un bonnet de zibeline, une paire de chaussettes et des chaussures. Il attendit que son hôte fût lavé et coiffé pour lui faire servir vins et collation. La table, les costumes et mille autres

choses dont il ignorait le nom étaient un éblouissement pour les yeux. Après plusieurs tournées, le vieil homme se leva, prit congé et s'en fut, appuyé sur une canne.

Le repas terminé, le jeune homme lui soumit ses exercices ; ils étaient tous rédigés dans le style de la prose antique ; rien ne relevait de l'art de la dissertation moderne en huit parties. Comme Kong s'en étonnait, il répondit en riant : « Je ne brigue pas de concours ! »

Le soir venu, il offrit à nouveau du vin. « Buvons à cœur joie cette nuit ! Ce ne sera plus permis demain. » Il appela un petit valet : « Va voir si grand-père s'est couché ; si c'est bien le cas, fais discrètement venir Fragrance. »

Le garçon partit et revint d'abord apporter, dans un sac brodé, cette sorte de mandoline que l'on appelle *pipa*. Un petit moment après paraissait une fille ravissante, soigneusement fardée. Le jeune seigneur lui demanda de jouer l'air des Princesses de la Xiang. Pinçant les cordes au moyen d'un plectre d'ivoire, elle inspirait une poignante mélancolie par des rythmes mélodieux en rien comparables à ce que Kong avait entendu jusque-là. Puis les tournées se succédèrent en d'énormes gobelets : on but jusqu'à minuit passé.

Ils se levèrent tôt le lendemain pour travailler ensemble. Le jeune homme était doué d'une intelligence des plus vives, capable de réciter par cœur ce qui ne lui était passé qu'une seule fois sous les yeux. En l'espace de deux à trois mois, sa maîtrise du pinceau devint étonnante. Ils étaient convenus de boire une fois tous les cinq jours et ne manquaient jamais de faire venir Fragrance.

Un soir, comme Kong, échauffé par les vapeurs de l'ivresse, ne la quittait plus des yeux, le jeune seigneur lui dit, comprenant fort bien ce qu'il avait en tête : « Ce n'est qu'une servante que mon vieux père a élevée. Je te sais

solitaire, bien cher frère, et sans famille : c'est à un projet plus durable que je pense du matin au soir depuis pas mal de temps : il faut te trouver un beau parti.

— Si tu m'accordes cette grâce, puisse-t-elle ressembler à Fragrance !

— Très cher, tu es de ceux qui ont peu vécu et s'étonnent de tout ! Si tu la tiens pour une beauté, il sera facile de te satisfaire. »

Six mois passèrent. Saisi par l'envie de se promener dans les environs, Kong marcha jusqu'au portail dont il trouva les deux vantaux fermés de l'extérieur. Comme il en demandait la raison, son élève et ami lui répondit : « Mon père craint que je ne me disperse en sortant et en me liant à des amis. Aussi ne reçoit-il plus de visiteurs. »

Kong s'en trouva satisfait.

Cela se produisit au moment de la canicule, lorsque règne une chaleur humide. Les deux jeunes gens avaient transporté leurs quartiers dans un kiosque du jardin. C'est alors qu'une enflure de la taille d'une pêche se développa sur la poitrine de Kong ; en une nuit l'abcès devint gros comme un bol. La douleur lui arrachait des gémissements. Son ami, qui le veillait du matin au soir, en oubliait le sommeil et le manger. En quelques jours le mal avait pris une tournure si aiguë que le malheureux ne pouvait ni boire ni avaler. Le vieux seigneur vint le voir à son tour ; père et fils se regardaient en poussant de profonds soupirs.

« J'ai pensé avant-hier dans la nuit que ma petite sœur Grâce serait capable de le guérir, père. Je l'ai fait chercher chez grand-mère, mais je ne m'explique pourquoi elle met si longtemps à venir. »

L'instant d'après un jeune valet entra annoncer : « Mademoiselle Grâce est arrivée en compagnie de sa tante et de sa cousine Song. »

Père et fils se hâtèrent vers les appartements intérieurs. Ils réapparurent peu après, conduisant la fillette auprès du jeune lettré. Elle avait treize ou quatorze ans ; ses yeux charmants pétillaient d'intelligence ; la finesse de sa taille lui donnait la souplesse et la beauté naturelle du saule. A la vue de ses charmes, le patient, oubliant les douleurs dont il était perclus, se sentait déjà tout ragaillardi.

Le jeune seigneur prit alors la parole : « C'est mon meilleur ami qui m'est plus cher qu'un frère. Soigne-le bien, petite sœur ! »

Retroussant ses manches avec une expression de pudeur retenue, elle s'approcha de la couche et lui tâta les pouls. Tandis qu'elle lui tenait le poignet, il s'enivrait de son parfum, plus suave que celui de l'orchidée.

« Ces troubles étaient à prévoir tant le cœur et les vaisseaux ont été secoués, expliqua-t-elle en souriant, mais, bien que grave, la maladie est curable. Toutefois, comme l'excroissance s'est déjà formée, l'ablation reste la seule solution. »

Elle fit glisser de son bras un bracelet en or qu'elle posa à l'endroit affecté et pressa très doucement. La tumeur se souleva d'un peu plus d'un pouce au-dessus de l'anneau, si bien que l'enflure s'y trouva bientôt entièrement enfermée au niveau de la racine, sans reprendre la dimension d'un bol qu'elle avait auparavant. De l'autre main elle ouvrit le devant de sa robe de mousseline, en sortit un couteau de poche dont la lame avait l'épaisseur d'une feuille de papier et, la maintenant sous le bracelet, trancha délicatement à la racine. Un sang violacé jaillit, souillant la natte et la literie. Cependant, captivé par la proximité de cette ravissante créature, le patient non seulement ne ressentait aucune douleur, mais n'avait qu'une crainte, que l'opération ne s'achevât trop vite, le privant prématurément

de cette charmante présence tout contre lui. La boule de chair putréfiée fut tranchée aussi prestement que l'excroissance d'un arbre atteint de maladie. Elle cracha une pilule rouge qu'elle retenait dans sa bouche, de la grosseur d'une balle d'arquebuse ou d'une bille de fronde, l'appliqua sur la chair et la fit rouler tout autour de la plaie. Kong ressentit d'abord une vive brûlure, au second tour une démangeaison insistante et au troisième, une sensation de fraîcheur qui envahit le corps entier, pénétrant jusqu'à la moelle.

Après avoir récupéré la pilule en l'avalant, la toute jeune fille déclara : « Vous êtes guéri ! » et sortit à pas pressés.

Le jeune homme, dont la grave maladie avait disparu comme par enchantement, sauta sur ses pieds et courut la remercier.

Mais la pensée lancinante de ce visage radieux lui causait une autre douleur à laquelle il ne savait comment mettre un terme. Dès lors, délaissant les livres, il resta comme hébété, incapable d'occuper autrement ses loisirs.

« Je t'ai trouvé une beauté qui serait la compagne idéale, lui annonça l'ami qui avait compris ce qui le tourmentait.

— Qui est-ce ?

— C'est aussi une parente. »

Kong resta longtemps perdu dans ses rêveries avant de se contenter de répliquer : « Ce n'est pas la peine. » Puis, tourné vers le mur, il récita :

A quoi bon ces eaux pour qui a vogué sur la mer ?

Il n'est de nuages que ceux du mont des Sorcières.

Comprenant l'allusion, le jeune seigneur objecta : « Mon père ressent une profonde admiration pour tes talents et souhaiterait te retenir par les liens du mariage. Mais ma petite sœur est vraiment trop jeune. J'ai une

cousine, Asong, qui a dix-huit ans et n'est pas mal du tout. Si tu ne me crois, ma cousine passe tous les jours devant le kiosque du jardin : il suffirait de t'y poster du bon côté pour la contempler tout ton soûl. »

Kong suivit ces conseils : il vit en effet venir, en compagnie de Grâce, une vraie beauté : sourcils dessinant la courbe des ailes de phalène, petits pieds mignons tels que courbes de lotus agaçant des phénix. Bref, c'était une compagne digne en tous points de Grâce.

Conquis, Kong pria son ami de se mettre en campagne. Le lendemain, celui-ci revenait des appartements intérieurs pour le féliciter en déclarant que tout était arrangé.

On libéra une autre cour pour la célébration du mariage. Fifres et tambours résonnèrent ce soir-là dans toute la maison, partout vola la poussière soulevée par une animation inhabituelle. De se trouver soudainement sous le même baldaquin en compagnie de la divine qu'il avait naguère contemplée donnait au jeune marié l'impression de se trouver au palais de Vaste Froidure sans être monté aux cieux. Après la réunion des coupes qui concluait le mariage, de bien plus grandes satisfactions encore comblèrent son cœur.

Un soir, le jeune seigneur dut lui en parler : « Jamais je n'oublierai la bienveillance avec laquelle tu as taillé et limé mon incompetence. Sieur Shan vient d'arriver au terme de son procès et, de retour, réclame de façon pressante l'évacuation de sa résidence. Il nous faut l'abandonner et nous en retourner dans l'Ouest. Dans ces circonstances il sera difficile de nous revoir. C'est pourquoi tant me navre la perspective de cette séparation. »

Kong souhaitait les suivre mais son ami l'engageait vivement à regagner son pays natal. Comme il faisait valoir que cela lui serait difficile, le jeune seigneur lui

répondit : « Ne t'en inquiète pas. Je te raccompagne sur-le-champ si tu veux. »

Sans autres préambules le vieux seigneur lui amena Dame Song, sa femme, et lui offrit cent taels d'or. Prenant par la main chacun des époux, le jeune seigneur les pria de fermer les yeux et leur recommanda de ne pas les ouvrir pour regarder à la dérobée. Ils se sentaient flotter dans l'espace, n'entendant plus que le sifflement du vent à leurs oreilles.

« On est arrivés ! » s'exclama leur guide un bon moment plus tard.

Kong ouvrit les yeux et reconnut en effet son village natal. Il comprenait enfin que son ami ne devait pas être une créature humaine. Il cogna joyeusement à la porte de sa maison. Quelle ne fut pas la surprise de sa mère, et quelle ne fut pas leur commune émotion, quand le regard de celle-ci tomba sur la belle épouse ! Lorsqu'il se retourna, le jeune seigneur avait disparu.

Dame Song servait sa belle-mère avec dévouement ; sa réputation de beauté et de sagesse se répandit au loin. Après avoir obtenu le grade de docteur aux concours mandarinaux, Kong fut nommé juge à Yan'an et se rendit à son poste avec sa famille. Dame Song donna naissance à un fils, prénommé Xiaohuan, ce qui signifie Petit Mandarin.

Limogé pour s'être opposé au censeur, Kong, assigné à résidence, ne pouvait rentrer au pays. Il chassait dans la campagne environnante lorsqu'il tomba sur un beau jeune homme qui chevauchait un noir palefroi et le regardait avec insistance. Kong, à son tour, le dévisagea : c'était le jeune seigneur Huanfu ! Tirant sur les rênes pour arrêter leurs montures, ils se retrouvèrent avec une joie mêlée de

tristesse. Invité à le suivre, Kong parvint à un village dont les arbres formaient une épaisse frondaison qui cachait le soleil. A l'entrée de la résidence, d'imposants vantaux s'ornaient de gros clous d'or macéré tels que ceux en usage dans les grandes familles héréditaires.

Kong demanda des nouvelles de la petite sœur : elle était mariée. Sa belle-mère n'était plus de ce monde ; il en fut profondément affecté. Après y avoir passé la nuit, il prit congé et s'appretait à s'en retourner avec sa femme lorsqu'à son tour Grâce se présenta. Elle prit le fils de Kong dans ses bras et plaisanta en le soulevant : « Tu as troublé la pureté de notre race, cousine ! »

Comme il la remerciait des soins qu'elle lui avait naguère prodigués, Grâce se mit à rire : « Bien que vous ayez accédé aux honneurs, cher beau-frère, vous n'avez pas oublié la douleur d'une blessure depuis longtemps cicatrisée ! »

Le mari, Wu, vint à son tour les saluer, de sorte que le couple se laissa convaincre de passer une seconde nuit.

Un jour, la mine assombrie, le jeune seigneur vint s'adresser à Kong : « Le Ciel va nous frapper d'un terrible malheur. Pourrais-tu te porter à notre secours ? »

Kong l'assura sans hésitation qu'il était prêt à en assumer la responsabilité bien qu'il ignorât de quoi il s'agissait. L'ami s'empressa de sortir rassembler sa famille et la fit entrer dans la salle où elle se rangea afin de saluer et de remercier son bienfaiteur. De plus en plus alarmé, Kong assaillit de questions son ami qui finit par expliquer : « Nous ne sommes pas d'espèce humaine, mais des renards, et risquons d'être foudroyés. Si tu es prêt à en braver le péril, nous pouvons espérer que la famille tout entière s'en tirera. Sinon, prenez votre fils et partez sans vous en mêler. »

Kong prêta le serment de vivre ou de mourir avec eux. Son ami lui fit alors tenir une épée à la porte.

« Surtout ne bouge pas quand la foudre frappera dans un vacarme assourdissant », insista-t-il.

Kong suivit ces instructions. Bientôt, en effet, de sombres nuages obscurcirent le jour au point que les ténèbres avaient l'opacité d'un rocher noir. Il se retourna pour jeter un coup d'œil sur la vieille demeure : le portail avait disparu. On ne distinguait plus qu'un tumulus élevé au-dessus d'un gouffre sans fond. Il n'était pas encore revenu de sa stupeur que le fracas du tonnerre ébranlait la montagne. Une violente tornade, accompagnée de pluies torrentielles, arrachait les vieux arbres. Ebloui, assourdi, Kong tenait bon, sans faire le moindre mouvement. Tout à coup, une créature démoniaque au bec acéré et aux longues griffes émergea des flocons noirs d'un brouillard dense ; elle sortait du gouffre en tenant quelque chose dans ses serres, montant droit vers le ciel le long de la colonne de fumée noire. Vêtements et chaussures lui remémorèrent du premier coup d'œil Grâce. Quittant d'un bond sa position, il frappa de son glaive le démon qui lâcha sa proie. Soudain la foudre s'abattit dans un terrible fracas. Kong s'effondra et tomba inanimé.

Peu après, le beau temps revenait. Grâce avait repris conscience. Découvrant à ses côtés le corps sans vie du jeune homme, elle éclata en sanglots : « A quoi bon vivre alors que tu es mort pour moi ! »

Dame Song réapparut à son tour. Elles le ramenèrent ensemble sur un brancard. Grâce demanda à sa cousine de lui soulever la tête tandis que son frère lui desserrait les dents au moyen d'une épingle à cheveux en or. Puis, lui pinçant le menton, elle lui glissa dans la bouche une pilule rouge du bout de la langue ; enfin, lui appliquant les lèvres

contre les siennes, elle lui insuffla son haleine chaude qui poussa la pilule jusqu'au fond de la gorge où elle provoqua un tousotement.

Un moment plus tard il se réveillait et, hébété, comme sortant d'un rêve, se vit entouré de tous les membres de la famille. L'alarme passée, la maisonnée entière, à nouveau réunie, put alors se laisser aller à la joie.

Kong leur fit valoir qu'ils ne sauraient habiter indéfiniment cette sombre fosse et leur proposa de rentrer avec lui en son pays natal. L'assemblée entière l'approuva, sauf Grâce qui semblait malheureuse. Il lui suggéra de venir avec son mari, mais son inquiétude concernait les beaux-parents qui ne consentiraient jamais à se séparer de leur jeune fils. On en discuta la journée entière sans résultat. C'est alors que survint un petit valet de la famille Wu, haletant, en sueur. Comme on le pressait de questions inquiètes, il raconta que le même jour un terrible malheur avait frappé la famille Wu dont tous les membres avaient péri. Grâce trépignait de douleur, secouée de sanglots sans fin. Tous s'efforçaient de la consoler et de la reconforter. On se rallia donc au projet de rentrer tous ensemble.

Kong retourna passer quelques jours en ville pour régler ses affaires, puis, chose faite, plia bagage dans la nuit même. Rentré au pays, il trouva, pour y installer son ami, un jardin inoccupé dont il ne manquait jamais de fermer la barrière en s'en allant. On ne retirait la barre que lorsque lui-même ou Dame Song, son épouse, étaient en visite. Kong venait jouer aux échecs ou au go, boire une coupe, bavarder ou s'entretenir avec le frère et la sœur comme un membre d'une famille très unie.

Petit Mandarin devint un fort beau garçon en grandissant. Il gardait un je-ne-sais-quoi du renard. Son origine était de notoriété publique : à le voir se promener en ville

ou au marché, nul n'aurait pu ignorer qu'il était fils de renarde.

Le chroniqueur de l'étrange :

En ce qui me concerne, si j'envie Kong, ce n'est pas tant d'avoir trouvé une jolie femme que de s'être fait un ami intime. Contempler le visage d'une beauté peut faire oublier la faim ; sa voix mélodieuse peut détendre les muscles zygomatiques. Mais disposer d'un bon ami, pouvoir trinquer et bavarder à tout moment, n'est-ce pas une fusion des âmes de loin supérieure au pêle-mêle des vêtements dénoués ?



023 - La Rétribution du moine félon

Un dénommé Zhang, mort brutalement, suivit l'envoyé infernal et fut reçu par le souverain du monde des ténèbres, lequel, après vérification des registres, s'emporta contre le préposé : il avait saisi le mauvais quidam ! Sous une avalanche de reproches, ordre lui fut donné de le ramener là où il l'avait pris.

Le susdit, confié à son escorte, le pria d'avoir la bonté de lui faire visiter les lieux avant de les quitter. Le diable s'exécuta volontiers, lui faisant traverser les neuf séjours ténébreux, le mont des Couteaux et l'arbre aux Epées ; il le mena partout et lui montra tout jusqu'au moindre détail. Ils arrivaient au terme de la visite lorsqu'il aperçut un moine suspendu la tête en bas ; le malheureux était retenu